

Beith Hamidrash Beer–Moshé  
**Melaveh malka**  
Année 5771

**Recueil des conférences  
de Rav Y. Gronstein**

---

Noa'h le résistant	page 2
L'empathie	page 11
Les Grecs dominant le Temple	page 18
Violences	page 24
Révoltes	page 29
L'autre Temple	page 35

## « Noa'h le résistant »

Melaveh Malka du 16 octobre 2010 – מוצש"ק פרשת לך לך –

Pourquoi parler de Noa'h, alors que l'on est motsae shabbath *Lekh Lekha* ?

On a vu dans la *kriath haTorah* aujourd'hui qu'Hashem propose une alliance à Avraham Avinou. Avraham va vivre à un nouveau niveau, en alliance avec Hashem. Déjà après la *maboul*, le Déluge, une alliance avait été conclue. Elle se manifestait par le biais de l'arc-en-ciel, alors que maintenant, il y a une alliance sur son corps.

Quelle était la situation avant cette alliance ; pourquoi en est-on passé par Noa'h avant Avraham ? Et si l'on remonte, on peut se demander quel était l'état de l'humanité avant Noa'h.

Au tout début de son commentaire sur *Bereshith*, Rashi dit : la Torah aurait dû commencer par *ha'hodesh hazé lakhem, ce mois (sera) pour vous*, qui est la première mitsvah donnée aux Bnei Israël dans leur ensemble. Il y a donc toute une partie de la Torah qui concerne la période « d'avant ». Pourquoi ? Rashi explique : *koa'h ma'assav higid le'amo*, « la force de Ses actions, Il l'a racontée à son peuple. » Le mot *koa'h* veut dire « force », mais aussi « potentialité ». Ce n'est pas seulement le récit de *ma'assav*, « Ses actions ». Hashem ne raconte pas ce qu'Il a fait pour qu'on le sache. Il s'agit de *koa'h ma'assav*, « la force de Ses actions », Hashem nous donne la grille de lecture pour que nous puissions comprendre ce qui se passe.

Le livre de *Bereshith* est donc là pour que les Bnei Israël comprennent ce qui leur arrive, le monde dans lequel ils sont. Le récit de la Création, l'histoire des Avoth, des Shevatim... constituent le plan d'avant l'histoire des Bnei Israël. Cela va être enseigné à Moshé Rabbenou lorsqu'il reçoit la Torah, lui qui n'y a pas assisté. Tout le reste, il l'a vécu (sauf l'épisode de Balak et Bil'am).

Le livre de *Bereshith* est la préhistoire des Bnei Israël. L'humanité n'est pas composée de Bnei Adam mais de Bnei Noa'h. Le *Ha'emek Davar* fait remarquer (dans son *peroush* extraordinaire sur le début de *Bereshith*) que les trois fils de Noa'h correspondent aux trois fils d'Adam : Kaïn, Hevel et Shet (en fait, il en a eu beaucoup plus que trois, mais seuls ces trois-là méritent d'être mentionnés).

D'après le *Ha'emek Davar*, la naissance de Kaïn et Hevel est postérieure à la faute (Rashi ne partage pas cet avis). Donc Kaïn est né après qu'Adam a reçu l'obligation de travailler la terre ; il doit l'aider dans son travail. Hevel est plutôt un rêveur, il ne va pas travailler, mais produit l'en-plus (tandis que Kaïn assure, lui, le nécessaire). Ses rêveries vont être vaines, il ne fera rien de ce temps. Le mot *hevel* veut justement dire « buée ».

Shet va avoir le caractère de Hevel, c'est un rêveur, un penseur. Mais il y a chez lui une réflexion sur la *elakout*, la divinité. Pour autant, il ne s'est pas coupé du monde, lui aussi a eu des enfants.

Si l'on prend maintenant les fils de Noa'h :

- Shem va jouer le rôle de Shet ;
- Celui qui va être le rêveur, Yefet, est mis en relation avec Hevel ;
- Et celui qui va travailler, ce sera 'Ham, il correspond donc à Kaïn.

Les trois fils de Noa'h vont se disqualifier. Même Shem ne fait pas exactement ce qu'il faut : quand il s'appelle Malkitsedek, il donne d'abord une *brakhah* à Avraham, et ensuite seulement à Hashem. Certains disent que c'est à cause de cela qu'il n'est pas devenu un Patriarche. Mais c'est tout de même de l'intérieur de Shem que va émerger Avraham. Une partie de Shem va prendre la suite de Shem.

Il y a donc un travail fait au nom de l'humanité toute entière, mais par une toute petite partie de l'humanité. D'Adam, on va prendre seulement Shet. De No'ah, seulement Shem. Avraham est issu de Shem, et ensuite on va enlever Yishmaël, puis encore Essav. Même après le veau d'or, cela aurait pu se rétrécir encore, Hashem ne voulait conserver que Moshé, mais il a dit « non », je ne suis pas partant.

Ensuite, c'est le Beith Hamikdash qui va servir de paratonnerre. Lorsque le Klal Israël n'en est plus digne, Hashem déverse sa colère על עצים ואבנים, « sur le bois et les pierres ». Le Beith Hamikdash est détruit pour que nous puissions continuer en tant que peuple.

Et puis nous avons perdu les dix tribus, déportées par San'hériv. Peut-être reste-t-il des éléments porteurs de l'héritage des dix tribus dans le peuple juif d'aujourd'hui ...

Tantôt c'est le peuple qui est restreint, tantôt c'est le domaine d'action, mais la mission se poursuit. Voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Noa'h vit au niveau du טבע / *teva'*, au niveau de la nature. Le *teva'* forme un couple avec ce que l'on appelle למעלה מן הטבע / *lema'lah min hateva'*, ce qui est au-dessus de la nature, le miraculeux si vous voulez. Ce moment du miracle, c'est Avraham Avinou. Noa'h est lui au niveau du *teva'* (même s'il a été sauvé miraculeusement). Sa force a été de résister. Il vit dans un monde complètement pourri, tout le monde se moque de lui quand il construit son arche. Il n'a pas prié avant le *maboul* pour tenter de l'empêcher, mais au moins il a résisté. Quand Metoushela'h est mort, ce qui a décalé le déluge, toute l'humanité est venue voir Noa'h : ton grand-père est mort, c'est la preuve que nous avons raison ! Il y a donc une tentative d'interpréter les événements, même si elle débouche sur des conclusions erronées.

Plus tard, on voit que Pharaon a tout de suite recherché la cause des *nega'im* et compris que cela venait à cause de Sarah (qu'il avait séquestrée). Tandis que le Pharaon de l'époque de Moshé Rabbenou, quand il constate que tous ses troupeaux sont morts (frappés par la peste), envoie des gens à Goshen pour vérifier si c'est aussi cas parmi les troupeaux des Bnei Israël. Le Gaon explique : si quelques têtes de bétail étaient mortes naturellement à Goshen, cela aurait suffi à le convaincre que l'Egypte n'était pas frappée d'une plaie particulière. Quelques individus par rapport à plusieurs millions auraient permis à Pharaon d'interpréter le phénomène à sa manière ! C'est pourquoi Hashem a fait un miracle, il n'y a pas eu la moindre mortalité au sein des troupeaux des Bnei Israël.

סור מרע ועשה טוב, « détourne-toi du mal et fais le bien », dit le verset dans *Tehilim*. Il y a donc deux démarches. Noa'h a appliqué le סור מרע, il s'est détourné du mal. Mais il n'est

pas parvenu au niveau de עשה טוב, il n'a pas fait le bien. Ce sera la nouveauté introduite par Avraham Avinou.

Le עשה טוב va de pair avec *lema'lah min hateva'*, cette façon de vivre au-dessus des lois naturelles. Je renvoie ici à des enseignements de Rav Yerou'ham Leibowitz.

Quand on parle de *teva'* (la nature) et de *lema'lah min hateva'* (au-dessus de la nature), il s'agit seulement de deux niveaux distincts, mais ce n'est pas qualitativement différent.

David Hamelekh dit : מה רבו מעשיך ה' , « comme sont nombreux Tes actes, Hashem », cela porte sur le *teva'*. Ceux qui ont atteint le niveau *lema'lah min hateva'*, chez eux c'est devenu une seconde nature. Moshé Rabbenou, quand il était auprès de Hashem, n'arrivait pas à apprendre la Torah, il ne retenait pas ; il a fallu qu'Hashem la lui donne. Moshé a donc reçu la Torah en *matanah*, comme cadeau. Avraham Avinou a reçu en *matanah* son 'hessed, l'extraordinaire niveau de générosité et d'ouverture qui est devenu chez lui une seconde nature. On voit ainsi qu'au troisième jour après la mila, il souffre de ne pas pouvoir faire du 'hessed. La chaleur est telle qu'il n'y a pas de voyageurs, et Hashem est obligé de lui inventer les fameux malakhim pour qu'il ait quelqu'un à recevoir. Le Ramban explique : quand on dit d'Avraham Avinou qu'il avait une fille (*bath*), on parle du 'hessed. Le 'hessed, c'est comme sa fille, c'est complètement naturel !

C'est une *matanah* exactement comme ce que nous interprétons dans le monde animal, quand 'Hazzal disent que l'on aurait pu apprendre la *tsni'out* du chat, l'interdit du *guezal* de la fourmi... cela signifie que ces dispositions sont ancrées dans leur nature.

Donc *lema'lah min hateva'* fonctionne de la même manière, mais à un niveau différent.

On va voir que l'on ne peut accéder à la Torah (c'est-à-dire *lema'lah min hateva'*) si l'on ne respecte pas le *teva'*, la nature, le fonctionnement naturel, ce qui s'appelle *derekh erets*. C'est pour cela que 'Hazzal enseignent dans le traité *Avoth* : אמ אין תורה אין דרך ארץ , « s'il n'y a pas de Torah, il n'y a pas de *derekh erets* ; s'il n'y a pas de *derekh erets*, il n'y a pas de Torah ».

Avant sa rencontre avec 'Essav, Ya'akov se prépare de trois manières. Il prie ; envoie des cadeaux, et se tient prêt à combattre s'il le faut. La guerre est la pointe avancée du *teva'*. Le Gaon dit que les prophètes, pour avoir *roua'h hakodesh*, c'est-à-dire pour accéder à un niveau *lema'lah min hateva'*, vont jusqu'à *messirout nefesh*, jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes.

Quand on dit d'une chose qu'elle est naturelle, cela veut dire a priori qu'elle fait partie de la personne, on ne peut pas la changer (et l'on sait que l'habitude peut devenir une seconde nature). Chaque créature est affectée d'une caractéristique qui fait corps avec elle, qu'il lui est impossible de changer. La nature de l'homme est caractérisée par son *sekhel*, son esprit, son intelligence. C'est le cadeau que l'homme reçoit à sa conception, pour le conseiller et le guider tout au long de sa vie.

La pratique du *derekh erets* consiste à respecter les rythmes de la nature, et la nature elle-même. Ainsi, lorsqu'il part pour la *'akedah*, Avraham Avinou pratique le *derekh erets*, il se fait accompagner par deux personnes (Yishmaël et Eliezer). Quelqu'un d'important doit être accompagné lorsqu'il se déplace. Il est en train de faire quelque chose de tellement énorme, sacrifier son fils, et à quoi pense-t-il ? A la manière dont il faut se comporter. Ce n'est pas juste pour avoir une escorte (on ne compte pas sur le miracle effectivement), mais parce qu'il y a une mitsvah de respecter le *teva'*.

Le *sekhel* correspond à *azkarat Elokim*, il y a là quelque chose qu'Elokim a mis en nous. C'est une indication qui vient de Lui, pour nous faire penser à Lui. Il n'y a pas une mitsvah explicite dans la Torah, mais ce que mon *sekhel* me dit s'impose à moi. Bien sûr, il faut faire attention à ce que le *yetser* ne se fasse pas passer pour le *sekhel* !

Par exemple, Yit'shak sait par *nevoua* (par prophétie) que Yossef est vivant, mais il ne dit rien à Ya'akov (qui lui aussi est *navi*). Yits'hak ne rassure pas son fils qui souffre et a pris le deuil. En effet, le *navi* ne peut rien dire s'il n'en a pas reçu l'ordre ! Yits'hak comprend que si Hashem ne l'a pas révélé à Ya'akov, lui-même n'a pas à le faire.

Plus fort encore : quand Avraham Avinou se laisse jeter dans le feu, il n'en a pas la mitsvah !

Respecter le *derekh erets* mène au '*ets 'haïm* de la Torah, dit le Midrash.

Le Ramban explique :

- *Teva'* correspond à *azkarat Elokim*, c'est une indication, une trace ;
- *Lema'lah min hateva'*, c'est le '*ezer eloki*, l'aide divine.

Dans la Haggada de Pessa'h, nous lisons que quand Hashem a sorti les Bnei Israël d'Egypte, Il l'a fait sans passer par un intermédiaire (לא על ידי מלאך ולא על ידי שליח אלא (הקב"ה בכבודו ובעצמו). Le '*ezer eloki*, cette aide divine, se manifeste directement. Toute notre *emouna*, toute notre confiance, dépend de ce '*ezer eloki*. Seulement, au niveau naturel, '*al pi hateva'*, on passe par un intermédiaire. C'est toujours Hashem qui dirige le monde, mais il arrive certaines fois que ce soit par un intermédiaire.

Avraham Avinou en a fait l'expérience. Quand il reçoit les anges, il met toute sa maison au galop pour les servir. Il fait certaines choses par lui-même, et en délègue d'autres. Hashem lui dit : tout ce que tu as fait toi-même pour eux, Je le ferai Moi-même pour tes descendants, et tout ce que tu as délégué, Je le délèguerai. L'homme est censé imiter Hashem, s'inspirer des attributs divins (« de même qu'Il est miséricordieux, sois miséricordieux », etc.). Mais le contraire est vrai aussi, c'est parfois Hashem qui prend comme modèle ce que font les hommes. Hashem dit à Avraham : « Je vais faire comme toi » !

Ainsi, lorsque Loth est fait prisonnier (le but des rois était de tendre un piège à Avraham, c'est la seule raison pour laquelle ils ont capturé son neveu), Avraham vient le délivrer, et mène le combat pendant la nuit. Or il n'était pas d'usage de faire la guerre de nuit. Il a transformé la nuit en jour (seulement la moitié de la nuit, jusqu'à '*hatsoth*), pour que Loth ne souffre pas un instant de plus. Hashem va faire de même lors de la sortie d'Egypte. Hashem dit à Avraham Avinou : tu as transformé la nuit en jour, Je ferai la même chose pour tes enfants. Effectivement, les Bnei Israël sont sortis à '*hatsoth*, comme en plein jour. Hashem le présente comme étant sur le modèle de ce qu'Avraham Avinou a fait. Comme le dit le verset dans *Tehilim* : ה' צילך, « Hashem est ton ombre ».

Quand il quitte 'Haran, Hashem dit à Avraham : celui que tu béniras, Je le bénirai. La *brakha* est une amplification ; à l'inverse, la *klalah* est une réduction. Jusque là, c'est Hashem qui accordait la *brakhah*, désormais ce sera Avraham ! C'est gigantesque, Avraham Avinou devient en charge de gérer le monde. Donc nous aussi, qui sommes les héritiers d'Avraham !

La Mishnah enseigne : דע מה למעלה ממך, « sache ce qui est au-dessus de toi ». Rav 'Haïm de Volozhyn propose de lire ainsi : דע מה למעלה, « sache que ce qui est au-dessus », ממך « cela vient de toi » !

On voit des longueurs incroyables dans le récit de *Bereshith*. Des pages entières pour rapporter des péripéties qui semblent inutiles, jusqu'aux propos des serviteurs des *Avoth* (שיחתן של עבדי אבות), à l'occasion des démarches d'Eliezer pour trouver une épouse à Yits'hak. Tandis que des principes essentiels de la Torah sont passés sous silence, on ne les connaît que grâce à des déductions acrobatiques. La raison de ce paradoxe est que l'on nous décrit comment respecter le *teva*, condition indispensable pour en arriver à la Torah.

La Guemara *Sanhedrin* 99b enseigne : אדם לעמל נברא / *adam le'amal nivra*, « l'homme a été créé pour l'effort ». La question est posée : de quel effort s'agit-il, le travail ou l'étude ? Rabbi Elazar rapporte un verset pour trancher, on parle bien de l'effort dans la Torah. Mais sans cette preuve, il aurait très bien pu admettre que le but de l'homme soit l'effort dans le travail.

Rav Yerou'ham Leibowitz explique ce passage ainsi : la perfection atteignable par la Torah comme celle qui est atteignable par le *derekh erets* proviennent uniquement du '*amal*, de l'effort que l'on a investi.

De quel effort parle-t-on ici ?

Il cite un Yeroushalmi dans le traité *Moed Katan* (II, 3), où Rav Memel dit : si j'avais un autre maître qui le décidait avec moi, j'aurais dit que l'on peut travailler à 'Hol Hamoed. En effet, pourquoi les 'Hakhamim ont-ils interdit de travailler à 'Hol Hamoed ? Afin de libérer du temps pour manger et boire en l'honneur de la fête, et aussi pour étudier, se fatiguer, se consacrer pleinement à l'étude. Mais aujourd'hui, les gens mangent, boivent, puis ils dansent, ils rient... Si c'est ainsi, mieux vaudrait qu'ils travaillent, dit Rav Memel !

Quel est donc son problème ? Il est prêt à ce que l'on travaille à 'Hol Hamoed, tout cela parce que les gens n'étudient pas. Mais ils ne font rien de bien grave, ils ne transgressent pas d'interdit en dansant et en riant ! Ce maître pense que si l'on n'est pas occupé à plein temps, dans un effort permanent, on risque de fauter. Si tu n'es pas capable de te défoncer dans l'étude, alors travaille, et défonce-toi dans le travail ! Il ne s'agit pas de travailler du bout des doigts, mais de travailler à fond.

La Guemara *Kidoushin* 82a rapporte un enseignement de Rabbi Shimon Ben Elazar :

מימי לא ראיתי ארי סבל ושועל חנוני, « de ma vie, je n'ai jamais vu un lion portefaix, ni un renard marchand ».

Comment se fait-il donc que l'homme soit réduit à faire tous ces travaux ?

אלא שהרעותי את מעשי, « c'est parce que j'ai détérioré mes actes ».

Nous faisons des fautes, c'est à cause d'elles que le '*amal* nous est imposé. Les premières *lou'hoth*, les premières tables, étaient sans '*amal*. On étudiait la Torah simplement en lisant ! Mais comme vous le savez, les premières tables, nous ne les avons pas gardées.

Le Midrash enseigne : *חביבה מלאכה*, le travail est quelque chose de très précieux, parce qu'il nous sauve. Ya'akov Avinou dit : Hashem a vu tous les efforts que j'ai faits, et c'est pourquoi Il m'a sauvé de Lavan, Il m'a sauvé la vie (en effet, les fils de Lavan voulaient le tuer).

En revanche, il dit de l'étude : *מצילה ממון*, elle ne permet de sauver que les biens. C'est ce que l'on voit lorsque Ya'akov s'adresse à Lavan : *לולי אלקי אבי אלקי אברהם ופחד יצחק היה לי*, *sans le D.ieu de mes pères, tu m'aurais renvoyé les mains vides*.

Il y a donc une importance du travail, de l'effort dans le travail. Aller jusqu'au bout de ses forces.

On le dit du 'Hazon Ish, et j'ai vu que Rav Yerou'ham le rapporte aussi à propos de Rav Israël Salanter : à son époque les maîtres s'imposaient de ne dormir que très peu. Mais Rav Israël ne faisait pas ainsi, lui étudiait sans limite de temps, jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue, et à ce moment-là il s'endormait. Ses « journées » pouvaient donc durer plusieurs jours ! Le Steipeler aussi : il étudiait pendant trente-six heures avant de s'endormir, il tombait littéralement sur son banc. Et il a vécu âgé...

Aller jusqu'au bout de ses forces. Pourquoi ? Pour ne pas fauter.

On voit dans la Guemara *Baba Batra* que Hashem dit : « J'ai créé le *yetser hara'*, et J'ai créé la Torah comme *tavlin* / condiment ». Le condiment rend un met mangeable. La Torah toute entière est présentée comme étant seulement le *tavlin* du *yetser hara'* !

Tout le monde connaît l'injonction : *שתהיו עמלים בחורה*. On nous demande de peiner, de faire des efforts dans l'étude de la Torah. Il ne s'agit pas forcément d'étudier *be'iyoun*, de manière approfondie, mais d'investir toutes ses forces dans la Torah.

Dans le *teva'*, dans le monde naturel, il y a tous les niveaux que l'on trouvera dans la Torah : il y a la *yira* (la crainte d'Hashem), le principe du salaire, la *hashga'ha pratit* (la providence), le fait qu'Hashem est très pointilleux avec les tsadikim... Quand Avraham Avinou reçoit la promesse qu'il héritera de la terre, il demande : *במה אדע*, comment saurai-je que je l'aurai, donne-moi un signe. Et à cause de cela est décidé un exil de quatre cents ans en Egypte ! Plus tard, les Shevatim, les frères de Yossef, vont se retrouver soupçonnés, malmenés par le vice-roi d'Egypte, ils se demandent : qu'est-ce qu'Hashem nous fait là ? Ils attribuent tout de suite leurs ennuis à la *hashga'ha pratit*.

Rashi dit que durant l'esclavage en Egypte, Hashem était *עיניו מעלים*, Il ne regardait pas la souffrance des Bnei Israël à certains moments. On l'a souvent dit : ce n'est pas parce que les Bnei Israël ont souffert qu'ils sont sortis d'Egypte, mais parce qu'Hashem l'avait promis aux Patriarches. La souffrance en elle-même n'était pas une raison suffisante pour qu'ils sortent. Il fallait que se réalise ce qu'Hashem avait annoncé à Avraham Avinou.

Il y a une nécessité de respecter la nature, de respecter les choses, de tenir compte des rythmes de la nature.

Bien après *matan Torah*, quand Shmouel reçoit l'ordre d'aller oindre David, il dit à Hashem : comment veux-Tu que j'aille oindre David, si Shaoul l'entend, il va me tuer ! Shmouel sait bien que si Hashem le veut, c'est possible, il peut passer au travers sans que Shaoul n'en sache rien. Que vient-il dire ici ? On a une obligation, même après le don de la Torah, de respecter la nature. On ne peut agir contre la raison, si le roi apprend que je vais désigner quelqu'un d'autre à sa place, il va m'en vouloir, dit Shmouel. Et Hashem

lui répond exactement dans le même registre : tu vas prendre une génisse, et tu vas faire comme si tu allais la sacrifier pour Moi, etc. Il ne lui a pas dit : Je te protégerai, Je vais te rendre invisible... On va emprunter un chemin normal.

Quand Moshé Rabbenou parle à Pharaon, il lui dit : laisse-nous partir trois jours. Mais Moshé sait très bien qu'ils ne vont pas revenir au bout de trois jours. Seulement, cela fait partie du *derekh erets*, on ne peut s'adresser à un roi et lui annoncer : écoute, on s'en va ! On va lui dire quelque chose d'inexact, parce qu'il n'est pas possible de lui parler autrement.

Il faut comprendre que le *derekh erets* est *min hashamayim*, c'est une obligation du Ciel. Ce que mon *sekhel* me dit, ce que mon intelligence me dit, je dois en tenir compte, c'est un ordre du Ciel. Si on ne reconnaît pas que le *derekh erets* est *min hashamayim*, alors on ne reconnaît pas non plus que la Torah est *min hashamayim* !

Quand Moshé Rabbenou demande à Hashem ce qu'il devra dire aux Bnei Israël s'ils veulent savoir qui l'envoie, quel est Son nom, Hashem répond : אהיה אשר אהיה, « Je serai Celui qui sera ». Ils n'ont pas besoin de connaître Mon nom. Ils doivent juste savoir que naturellement, s'ils M'appellent, Je réponds. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ils sont dans une situation naturelle, ils n'ont qu'à M'appeler. Au milieu d'une situation archi-naturelle, Je réponds.

Dans le *teva'*, il y a du *lema'lah min hateva'*, c'est la preuve que Je dirige le monde, dit Hashem. Sinon, on aurait pu dire qu'Hashem est dans le ciel, et ne S'occupe pas de ce qui se passe dans le monde, qui fonctionnerait suivant des règles standard.

La sortie d'Egypte, c'est *lema'lah min hateva'*, Hashem est intervenu Lui-même (comme on l'a vu), בכבודו ובעצמו. En dehors de ce que l'on peut imaginer. Qu'est-ce que cela vient enseigner ? Hashem s'est manifesté avec les *makoth*, les dix plaies, pour montrer que tout n'est que la volonté d'Hashem. Que ce soit la nature ou le surnaturel.

Le *passouk* le dit clairement : tout ce que Je fais, c'est pour que toi, Pharaon, tu saches que Je suis Hashem au sein de la terre (למען תדע כי אני ה' בקרב הארץ). Les Egyptiens pensaient que s'ils restaient dans le naturel, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Les *nissim* (les miracles que constituent les dix plaies) sont là pour leur montrer qu'Hashem est au sein même de la terre, בקרב הארץ.

Une précision toutefois : les miracles, il faut les considérer comme tels une fois que l'on a épuisé toutes les explications logiques, même les plus farfelues. Si vraiment on n'a pas d'explication, on peut se permettre de dire qu'il y a eu un miracle. Mais on ne parle pas de *nissim* à tort et à travers.

Ces miracles affectent le *teva'*. La preuve : au moment même où les eaux du Nil sont changées en sang, à Goshen, il ne se passe rien, tout fonctionne normalement. Les Bnei Israël ne sont pas touchés par les *makoth*. Aucun de leurs animaux n'est mort, pour ne pas que Pharaon puisse se raconter des histoires.

Prenons la manne : elle tombe de telle sorte que les Bnei Israël ne peuvent pas faire de provisions pour le lendemain, et elle ne tombe pas le Shabbat. On aurait pu imaginer une situation différente, par exemple qu'elle tombe le Shabbat mais qu'il soit interdit d'aller la ramasser. Quel est donc le lien entre la Torah et cette réalité de la manne ? Pourquoi Hashem a-t-il fait que la manne soit modifiée en quelque sorte par la Halakhah ? Puisque l'on ne doit pas aller ramasser la manne le Shabbat, alors elle ne tombe pas le Shabbat ! Puisque l'on ne doit pas faire de provisions, alors elle ne se conserve pas !



En fait, cela signifie que les lois de la Torah concernant la manne et la manne, c'est la même chose ! N'oublions pas que la Torah est le plan du monde. D'après le '*Hovoth Halevavoth*, c'est pour qu'il prenne conscience de sa dépendance vis-à-vis d'Hashem que l'homme est la créature la plus faible. Donc le *teva*' est là pour que l'on reconnaisse la vérité : même dans le cadre des lois de la nature, on dépend à chaque instant d'Hashem. Ainsi, ce n'est pas parce qu'il y a des pauvres que l'on a la mitsvah de tzedakah. C'est au contraire pour que l'on puisse faire la mitsvah de tzedakah qu'il y a des pauvres.

Le *derekh erets*, la nature est adéquate à la Torah, c'est le support de la Torah. La Torah est la prolongation naturelle, surnaturelle si vous voulez, du *derekh erets*. Il y a déjà de la Torah dans le *derekh erets*. Et dans ce *derekh erets*, il y a de la place pour les mitsvot d'Hashem. D'après la Guemara dans '*Erouvin*, l'homme est créé de telle manière qu'il y a de la place sur la tête pour deux tefillin. Parce qu'il y a des situations où l'on devra mettre deux tefillin !

Noa'h vit dans le *derekh erets*. Il ne reçoit pas de mitsvot autres que celles que son *sekhel* lui donne. La Torah est nécessaire comme prolongement du *derekh erets*. Elle est nécessaire pour le monde. Toute la Torah grandit à partir du *derekh erets*.

Rabbi Shimon Ben Gamliel dit : toute ma vie, j'ai excellé dans la mitsvah de *kiboud av vaem*, mais je n'étais pas au centième de ce que faisait 'Essav pour son père. Celui qui accomplit la mitsvah de respect des parents comme personne ne l'a jamais faite, c'est 'Essav. Mais lui n'a pas reçu la mitsvah ! Comment peut-il servir de modèle dans ce domaine ? Il n'y a donc pas de différence entre le *kiboud av vaem* de la Torah et le *kiboud av vaem* qu'impose le *derekh erets*. La source de la Torah, c'est dans le *derekh erets*.

Avraham Avinou a étudié la Torah ממצמו, « de lui-même ». C'est-à-dire de la nature, comme source. S'il n'y a pas de Torah, il n'y a pas de *derekh erets*, disent '*Hazal*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Si l'on n'a pas compris que le *derekh erets* débouche sur la Torah, et que de la même manière que l'on doit respecter le *derekh erets*, on doit respecter la Torah, c'est que le *derekh erets* n'en était pas un. Ce que l'on a pris pour le *derekh erets* n'en était pas. Si c'est vraiment du *derekh erets*, alors il mène à la Torah.

La décision finale qui a mené au *maboul* a été prise à cause du *guezel*, à cause du vol. L'interdit du vol, c'est une mitsvah que le *sekhel* ordonne (comme l'explique le Ramban). Le *gzar din* de 'Amalek, ce pourquoi il doit être détruit, c'est parce qu'il n'a pas de *yirat shamayim*, de crainte du Ciel. Exiger de la crainte du Ciel de la part de 'Amalek ? Oui, parce que le *sekhel* ordonne effectivement la *yira* aussi.

Toute la Torah, la '*hokhmah*, la *binah*, est construite sur les forces naturelles que l'homme a en lui. Pour savoir où un homme en est, dit Rav Yerou'ham Leibowitz, il faut savoir où en sont les forces naturelles qu'il a en lui. Que fait-il de tout ce qu'il a en lui, à quoi utilise-t-il les forces qu'Hashem lui a données ? On n'a pas besoin de regarder son observance des mitsvot de la Torah, il suffit de regarder ce qu'il fait de son *sekhel*, à quoi il utilise ses dons (physiques, intellectuels...).

Tout cela, c'est ce qui devait passer par Noa'h. Il fallait installer totalement le *derekh erets*, ce qui n'avait pas été fait par les fils d'Adam, et qui a été accompli par les fils de

Noa'h. Cela n'a pas été complètement réussi non plus, mais on a fait un grand progrès dans cette direction. Le monde dans lequel la Torah peut advenir est constitué de Bnei Noa'h, de gens qui continuent ce travail de Noa'h. Ce *derekh erets* va continuer selon la Torah avec la descendance d'Avraham Avinou, mais il fallait passer par Noa'h pour réparer ce qui n'avait pas été fait par Adam et ses fils.

Adam vient de אדמה (la terre), mais on parle aussi de אדם אל העליון : il y a donc à la fois un ancrage vers le bas et une aspiration vers le haut. De la même manière, Noa'h est défini comme אִישׁ הָאֲדָמָה (un homme de la terre), mais amène également le progrès à l'humanité. Il a ces deux choses en lui. Chez les enfants, une répartition se fait. Chez les fils d'Adam, cela a commencé par deux : ils se sont partagé le monde, et cela a donné le fratricide, il y a deux morts et un survivant. Chez Noa'h, il n'y a pas de mort, mais l'un des fils ('Ham) reçoit une *klalah*, il est complètement « réduit ». Les deux autres peuvent continuer, le verset dit : « *que la beauté de Yefet réside dans les tentes de Shem* » : il s'agit de récupérer les rêveries, les idées de Yefet et de les mettre dans le cadre de la Torah. Cela réussit donc mieux avec les enfants de Noa'h, ils sont deux à poursuivre.

La raison pour laquelle Avraham Avinou est choisi, Hashem nous la révèle : « Je sais que lui transmettra ». Il y a un problème, comment est-ce que l'on transmet ? Cela n'a pas fonctionné chez Adam, c'est mitigé chez Noa'h. Avraham a eu deux enfants, il y en a un chez qui cela n'est pas passé, de même pour Yits'hak : on n'obtient que 50% de réussite à chaque fois, pourquoi dit-on qu'ils savent transmettre ? Il y a beau avoir une volonté de transmettre, on n'a pas toujours quelqu'un à la réception. Mais en tous cas Avraham veut transmettre. L'aide du Ciel est ensuite nécessaire pour que cela réussisse. Vouloir transmettre, c'est respecter le *sekhel*, c'est respecter l'autre, celui à qui l'on veut transmettre. On ne peut pas imprimer ce que l'on veut chez l'autre, il faut qu'il existe pour que l'on puisse lui transmettre. Il ne s'agit pas d'imposer ce que l'on veut.

Ce travail, il a fallu qu'il se poursuive jusqu'à Ya'akov, qui s'est demandé à la fin de sa vie : est-ce que j'ai réussi ? Ce sont ses fils qui l'ont rassuré et lui ont dit : oui, tu as réussi. Lui-même n'en était pas sûr.

## « L'empathie » (*nossé be'ol im 'haveró*)

מוצש"ק פרשת תולדות – Melaveh Malka du 06 novembre 2010

לע"נ יצחק בן שמעון הלוי ז"ל

De plus en plus de philosophes, de psychanalystes, de psychologues... plaident pour qu'il y ait plus d'altruisme dans nos sociétés. La concurrence économique crée une sorte de guerre dont les premières victimes sont les valeurs de compassion, de solidarité. L'écoute bienveillante est difficile à trouver. Ce que ces personnes recherchent, c'est une forme d'empathie.

L'empathie a un ennemi important : le désir d'emprise de chacun d'entre nous, et la jouissance que l'emprise apporte. Il y a également la peur d'être submergé par les émotions d'autrui, c'est perçu comme une menace. Il faut donc avoir confiance en soi pour accepter que l'autre nous éclaire sur nous-mêmes.

Dans un article sur l'empathie paru dans Le Monde, écrit par un spécialiste des primates, Frans de Waal expose que notre point de vue est erroné lorsque l'on présente la vie comme un combat. Lui considère que l'empathie est aussi ancienne que les mammifères. Elle repose sur les soins de la mère à ses petits, c'est son idée de base.

Qu'est-ce que la Torah a à nous dire sur ces sujets-là.

Si l'on regarde la naissance du Klal Israël, Hashem dit à Moshé Rabbenou (au buisson ardent) :

ראה ראיתי את עני עמי אשר במצרים ואת צעקתם שמעתי מפני נגשיו כי ידעתי את מכאביו

*« J'ai bien vu la misère de Mon peuple qui est en Egypte, et J'ai entendu leur cri devant leurs persécuteurs, car Je connais ses souffrances. »*

Sur les mots מכאביו את ידעתי, Rashi commente :

כי שמתי לב להתבונן ולדעת את מכאוביו ולא העלמתי עיני ולא אטום את אזני מצעקתם

*« Car J'ai mis Mon cœur pour réfléchir et connaître sa souffrance, et Je n'ai pas détourné Mes yeux ni fermé Mes oreilles à leurs cris. »*

La *gueoulah* commence à ce moment-là. La libération d'Egypte et la constitution du Klal Israël commencent de cette manière-là. Hashem dit qu'Il a prêté attention à ce qui se passait, Il y a réfléchi pour connaître vraiment la souffrance.

De même, Moshé Rabbenou, prince d'Egypte, est sorti de son palais, il a été capable de voir des esclaves et de les considérer comme ses frères ! C'est totalement impensable pour un prince d'Egypte. Le verset dit : *וירא בסבלותם*, « *il a vu leur souffrance* », Rashi explique : *נתן עיניו ולבו להיות מיצר עליהם*, « *Il a mis ses yeux et son cœur pour être angoissé à leur sujet* ». Moshé est l'envoyé par lequel la délivrance va advenir. Il est dit à son sujet

la même chose que ce qui est dit d'Hashem pour indiquer le commencement de la *gueoulah*. Il y a un travail qui doit être fait pour ressentir la souffrance de l'autre. Il ne suffit pas de voir. On ne peut pas penser que voir, c'est ressentir la souffrance de l'autre. Il faut une réflexion, להתבונן dit Rashi.

Aujourd'hui, on pourrait nuancer, avec ces fameux neurones miroirs qui font que quand vous voyez la chose, c'est comme si vous la faisiez. C'est la même aire du cerveau qui est en jeu. Malgré tout, il faut une réflexion pour faire quelque chose de ce que l'on a vu.

Pour nos 'Hakhamim, cette attitude s'appelle נושא בעול עם חברו / *nossé be'ol im 'havero*, litt. *porter le joug avec son prochain*. Comme le dit le Midrash Rabbah au tout début de parashat *Shemoth*, Moshé a prêté son épaule pour aider les Bnei Israël à porter leur charge, quand il est sorti pour les voir. Rav Yerou'ham Leibowitz, le *mashgui'ah* de Mir (le maître de Rav Wolbe) dit qu'il ne l'a pas fait juste pour les soulager, mais aussi pour ressentir leur douleur, pour ressentir la charge qu'ils devaient porter. Pour ressentir comme cette douleur circule dans le corps de l'autre, par où elle passe. Il s'agit de faire entrer en soi ce que l'autre ressent. Rav Yerou'ham dit que c'est cela le *ra'hamim*, la tendresse, qui a été le secret de la *gueoulah*. C'était là le mérite de Moshé Rabbenou.

Si l'on veut regarder ce qui se passe de l'autre côté, quand il n'y a pas cette *midah*, cette qualité de *nossé be'ol im 'havero*, voyons dans les Pirkei Avoth. Nos Maîtres disent (chapitre 3, Mishnah 2) :

הוי מתפלל בשלומה של מלכות שאלמלא מוראה איש את ריעהו חיים בלעו

« *Prie pour la paix du royaume, car s'il n'y avait pas la crainte de l'autorité du royaume, les gens s'avaleraient tous crus* ».

Il n'est pas dit qu'ils se tueraient, mais qu'ils s'avaleraient, comme font les animaux sauvages.

La Guemara enseigne dans le traité *Baba Metsia* : רשעים דומים לחיות היער, « *les resha'im ressemblent aux animaux de la forêt* ». La caractéristique de ces animaux, c'est qu'ils sont insensibles à la souffrance de l'autre, c'est pourquoi ils déchirent leur proie alors qu'elle est encore vivante, sans être impressionnés par ses cris.

Un Midrash au début de *Shemoth* enseigne qu'Hashem n'élève jamais un homme sans l'avoir testé. Curieusement, le test se fait sur une toute petite chose. Pour David comme pour Moshé, c'est par rapport au petit bétail, un agneau qui s'égaré. A priori, l'examen devrait se faire sur quelque chose de grand. Pourquoi s'attache-t-on à une petite chose ? 'Haza! expliquent : pour être על הציבור, pour être dans une position où l'on dirige une collectivité, il faut être sensible à toute épreuve, à toute douleur de cette collectivité. Tout le monde est sensible à de grandes choses. Ce que l'on veut obtenir, dit Rav Yerou'ham, c'est la différence entre toucher la chair elle-même et la toucher à travers un tissu. L'examen qui portait sur la manière dont ils s'occupent des agneaux, c'est toucher le *ra'hamim* dans sa nudité. Toucher à la sensibilité, toucher à la tendresse. C'est pour cela que Moshé Rabbenou va diriger le Klal Israël au moment de la *gueoulah*, et David Hamelekh devient le Mashia'h.

Hashem dit qu'Il a vu la souffrance des Bnei Israël, Ramban commente : עלה ענינם למאור : פניו, leur affaire est arrivée à l'éclat du visage divin. Jusque-là, les Bnei Israël étaient dans

le *hester panim*. Même dans cette rigueur, bien sûr, il y a du *ra'hamim*. Sinon, il serait impossible d'exister. Mais Hashem ne s'est pas occupé d'eux de cette manière-là. Il fallait qu'ils touchent le fond.

Comment est-ce que l'on acquiert cette qualité de *nossé be'ol im 'havero* ? Dans un livre sur l'empathie, Alain Berthoz présente les résultats d'une étude prouvant que dès les premières heures de la vie, les bébés régissent « empathiquement » à la douleur des autres. Une étude a montré que des nouveau-nés de moins de deux jours pleurent significativement plus si on leur fait entendre des pleurs naturels que si on leur fait entendre des pleurs synthétisés. Il y a une détresse empathique, quasiment innée.

Pour lutter contre cela, contre cette contagion de la détresse, ces nouveau-nés font une distinction entre eux et les autres. Un enfant suçait son pouce d'une main et se tirait l'oreille de l'autre quand il était en situation de détresse ; à douze mois, lorsqu'il voyait une expression de tristesse sur le visage de son père, il suçait son pouce d'une main et tirait l'oreille de son père de l'autre. Donc il fait la différence en agissant sur lui-même et sur autrui.

Une fois que la distinction est faite entre soi-même et autrui, il peut lutter de deux manières : ou bien en se détournant d'autrui, ou bien en l'aidant pour supprimer sa détresse. Ce faisant, il transforme sa détresse empathique en une détresse sympathique, qui passerait de l'émotion à l'action.

D'après cet auteur, si l'enfant devient capable de se représenter la cause de la détresse et qu'il agit sur cette cause, il accède à la morale. Et lorsque la cause est permanente, qu'elle n'est pas individuelle mais sociale, il accède à la justice.

Donc il y a quelque chose en nous qui nous fait prendre conscience que dans l'autre, il y a une âme. Une âme comme la mienne.

Comment est-ce que l'empathie va donner un accès à l'âme de l'autre ? Il va falloir contourner le principe qui dit que ce qui est donné, ce sont les phénomènes, et pas les choses en elles-mêmes. Ou bien par imitation des gestes de l'autre, ces gestes qui déclenchent l'émotion correspondante. Et parce que cela va des gestes aux affects et non des affects aux gestes, je sais que les émotions que je ressens sont celles de l'autre. Ensuite il faut passer à l'étape suivante, concevoir que l'empathie est conscience des intentions de l'autre, et pas seulement conscience des émotions de l'autre. Et donc voir l'autre autrement que seulement sujet d'émotions.

Ce qui ressemble le plus à ce que l'on connaît, c'est un phénomène de résonance entre un objet ou un humain et mon âme. Bien sûr, il peut y avoir un effet pervers de cette empathie, c'est ce que l'on appelle le syndrome de Stockholm : la victime s'identifie à son bourreau.

Lorsque 'Hagal parlent de *nossé be'ol im 'havero*, on pourrait croire que cela relève de l'amour des créatures. Mais la Torah le dit déjà par ailleurs : *וְאָהַבְתָּ לְרֵעֶךָ כְּמוֹךָ*, « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». On n'a pas besoin de 'Hagal pour le répéter !

Ce que disent 'Hagal est différent : *nossé be'ol im 'havero* signifie ressentir la souffrance de l'autre, sa charge. C'est une *midah* pour soi, cette qualité n'est pas incluse dans *וְאָהַבְתָּ לְרֵעֶךָ כְּמוֹךָ*. Peut-être est-ce l'inverse : comme le dit Rav Yerou'ham Leibowitz,

pratiquement toutes les mitsvoth de la Torah sont incluses dans ce *nossé be'ol im 'havero*. Cette midah est le fondement de la Torah et des mitsvoth.

ידעתי את מכאביו, « *Je connais ses souffrances* », dit Hashem (à propos du peuple asservi en Egypte). On ne sait pas très bien ce que cela veut dire au niveau de Hashem. Rashi avait expliqué : J'y ai prêté attention, J'y ai mis Mon cœur. Si l'on n'avait pas un verset, on n'aurait jamais osé en parler de cette manière là ! Qu'est-ce que cela veut dire qu'Hashem y met Son cœur ?

Mais on a vu que Moshé Rabbenou fait la même chose, cela nous donne peut-être un mode d'acquisition. נתן עיניו avait dit Rashi, il faut voir de ses propres yeux. Voir par soi-même combien l'autre souffre, en faire l'expérience concrète (grâce à ces fameux neurones miroirs que l'on connaît aujourd'hui). Et puis il y a לבו, on doit y mettre son cœur. C'est-à-dire toutes ses forces. Moshé va mettre son épaule pour porter la charge avec ses frères, pas seulement pour aider, comme le dit Rav Yerou'ham, mais pour ressentir leur peine.

Nous lisons à la fin de parashat *Mishpatim* (lorsque Moshé Rabbenou bénéficie d'une vision au Sinai) : ותחת רגליו כמעשה לבנת הספיר, « il y avait sous Ses pieds comme une brique en saphir ».

Rashi rapporte la Guemara *Sotah* : cette brique-là était devant Hashem au moment où les Bnei Israël étaient esclaves et fabriquaient des briques. Pour qu'Hashem se rappelle bien de l'angoisse des Bnei Israël quand ils étaient dans cette situation !

On apprend de là que pour ressentir l'esclavage de l'autre dans les briques, il n'y a pas d'autre solution que de porter soi-même une brique. C'est le seul moyen de vivre la situation qui est la sienne. Avec ce que l'on sait aujourd'hui, il faut en tous cas aller y regarder avec ses propres yeux. A ce moment-là, il se passera la même chose dans mon cerveau que si je portais des briques.

Cette midah est donc le fondement de toutes les mitsvoth *bein adam la'havero*. Rav Yerou'ham pense que c'est vraisemblablement aussi le fondement des mitsvoth *bein adam lamakom*, mais il n'en dit pas plus.

En fait, il y a deux sortes d'altruisme. L'altruisme social, qui n'est même pas obligatoirement conscient, bénéficie à une communauté et a un coût pour les individus. L'exemple standard, ce sont les abeilles. Il faut le distinguer d'un altruisme qui est conscient, associé aux libertés individuelles et à la responsabilité individuelle. C'est une attention délibérée qui est portée par un individu aux libertés individuelles de l'autre, avec l'intention délibérée de les défendre ou de les accroître. Ce n'est pas non plus la générosité, le *'hessed* (quelle que soit l'immense valeur morale de la générosité). Car cet altruisme conscient doit s'exercer aussi en direction de l'individu que je n'aime pas, tandis que la générosité peut fluctuer en fonction de mes pulsions. Et dans la générosité, il y a une asymétrie entre celui qui donne et celui qui reçoit, à la différence de l'altruisme décrit ici, qui est totalement neutre. Il n'y a aucune attente d'une quelconque réciprocité ou non réciprocité, c'est une démarche autonome, un devoir que la raison impose, que l'individu s'impose à lui-même.

*'Hagal* associent la liberté (*'herouth*) à ce qui est gravé (*'harouth*) dans les tables qu'Hashem nous a données. Plus mes libertés sont abondantes, plus mon devoir d'altruisme est élevé. J'ai l'obligation d'évaluer mes libertés individuelles pour en déduire l'ampleur de mon devoir d'altruisme.

L'empathie consiste à se mettre à la place de l'autre, sans forcément éprouver ses émotions, par exemple quand on anticipe les réactions de quelqu'un. L'objet de cette empathie, c'est la compréhension, c'est un mode de connaissance. Et puis il y a la sympathie, c'est le contraire : éprouver les émotions de l'autre sans se mettre nécessairement à sa place. C'est une contagion des émotions, comme par exemple le fou rire. L'objet de la sympathie, c'est le bien-être de l'autre. C'est un mode de rencontre avec l'autre. On peut donc avoir l'un sans l'autre.

Si l'on considère que ce qu'il y a sur les *lou'hoth*, c'est mon devoir à l'égard des autres, alors dans l'optique de *'Hagal* (ne lis pas « gravé », *'harouth*, mais « liberté », *'herouth*), cela signifie que plus mes libertés sont abondantes, plus mon devoir d'altruisme est élevé. A l'inverse, si je vais loin dans la deuxième colonne des tables (ne pas tuer, ne pas voler... ces commandements fabriquent des obligations à l'égard de l'autre quasiment sans fin), cela va contribuer à renforcer mes libertés individuelles.

C'est parfois la peur pour soi qui vient inhiber un comportement altruiste. Je ferais bien des choses pour l'autre, mais j'ai peur que cela ne me retombe sur le nez.

Par empathie, autrui ne peut ressentir qu'une partie de ce que le sujet éprouve, bien sûr. Une possibilité serait d'inhiber ce que l'on ressent pour n'éprouver que ce que l'autre peut ressentir. De cette manière, on aura l'approbation de l'autre. Le sujet va ainsi ajuster ses émotions à l'approbation qu'il attend dans le regard de l'autre, l'approbation qui va être la réciproque de l'empathie. Et la société dans son ensemble sera d'autant plus viable que chacun se soucie plus des autres et moins de lui-même. C'est une remarque d'Adam Smith : non seulement il aime son prochain autant que lui-même, mais réciproquement chacun ne s'aime qu'autant qu'il aime son prochain (ou autant que ses prochains sont capables de l'aimer).

En fait, chaque sujet va devoir se juger lui-même à l'aune de sa propre conscience. Mais comment est-ce qu'il va se fabriquer une conscience ? C'est un problème difficile. Si l'on considère que l'on vit sous le regard des autres et que l'on se met à leur place, on va au bout d'un certain temps se fabriquer une idée d'un spectateur impartial que l'on pourrait intérioriser. C'est cela qui va constituer sa conscience. Cette conscience est un recours pour se libérer du jugement d'autrui, elle permet de distendre les mailles des regards croisés sur soi-même.

Dans la chaîne animale, l'empathie est également présente. Bergson a montré que les guêpes déposent leurs œufs dans d'autres insectes. Elles savent paralyser ces insectes sans les tuer, de telle sorte que les larves puissent se nourrir des insectes dans lesquelles elles se trouvent. La question qui se pose est de savoir comment les guêpes savent exactement où piquer pour détruire les centres nerveux sans tuer, ces centres nerveux qui sont différents d'une espèce de proie à l'autre. On ne peut pas dire qu'elles ont essayé, et comme cela n'a pas marché, elles ont corrigé. Bergson dit qu'il s'agit d'une sympathie qui renseigne la guêpe du dedans sur la vulnérabilité de sa proie.

L'empathie est donc à la base de la relation la plus fondamentale dans le vivant, la relation proie / prédateur. Sans empathie, le prédateur n'attraperait sa proie que de

manière aléatoire. Et sans empathie, la proie n'échapperait au prédateur que de manière aléatoire. Seule l'empathie va permettre à l'un d'anticiper le comportement de l'autre, pour l'atteindre ou l'esquiver. Le grand mathématicien René Thom disait : « le chat est la souris ».

Qu'est-ce que la Torah dit là-dessus ? Comment est-ce que cette conscience va se constituer ? On a dit que cette conscience était un moyen de se libérer du jugement d'autrui. Qu'est-ce qui peut nous permettre une chose pareille ? Je crois qu'il n'y a pas d'autre possibilité que l'étude de la Torah. L'intériorisation de ce que l'on étudie permet de devenir autonome. Mais comment peut-on parler d'autonomie dans le cadre des 613 mitsvoth ? C'est pourtant possible, parce que ces mitsvoth ne me sont pas étrangères. Elles sont l'expression de ce que le Créateur a dévoilé à l'homme pour qu'il puisse faire le meilleur usage possible du monde. C'est donc complètement homogène au monde. Le monde a été créé d'après la Torah, les mitsvoth sont une partie de la Torah. Donc les mitsvoth ne me sont pas étrangères. Ce n'est pas quelque chose qui vient me limiter, qui vient m'empêcher de vivre. Cela va m'aider à fabriquer ma conscience, à juger mes actes, et donc me libérer du jugement d'autrui. Se juger d'après la Torah, c'est me juger d'après ma propre conscience. Ma conscience, c'est en fait ce qui se construit en moi lorsque j'intériorise mon étude de la Torah. Ce n'est pas si loin de ce que l'on a dit précédemment, quand on n'a pas la Torah à disposition. C'est une approximation aussi proche que possible.

La Torah ne me donne pas directement la conscience, il va falloir la construire. Justement par le biais de l'étude. Au fur et à mesure que l'on vit, que l'on étudie, et que l'on intériorise ce que l'on a étudié.

Finalement, ce *nossé be'ol im 'havero*, qui est l'une des 48 façons d'acquérir la Torah, n'est pas totalement identique ni à l'empathie, ni à la sympathie. C'est plus proche de l'empathie, mais il s'agit tout de même d'une troisième notion.

Ce *nossé be'ol im 'havero* présuppose *'havero*. Qui est-ce, cet autre qui est mon prochain ? *'Havero* c'est l'autre qui a les mêmes expériences, le même vécu que moi. Ce ne sont pas obligatoirement les mêmes expériences personnelles, mais il y a une communauté de destin avec moi. Quelqu'un qui fait partie du Klal Israël, qui a vécu depuis la sortie d'Égypte jusqu'à maintenant cette expérience qui a fabriqué ce peuple tel qu'il est maintenant, et les membres de ce peuple (même s'ils l'ont rejoint plus tard, peu importe). C'est cela, *'havero*.

Il y a aussi d'autres gens qui n'ont pas toute cette expérience commune. Néanmoins, à l'égard de toute l'humanité, j'ai une conscience qui me vient de la Torah, qui me dit quel rapport je dois avoir avec celui qui n'a pas cette communauté de destin (tout en étant humain). Les Bnei Israël sont à deux niveaux en même temps, ils ont des rapports avec les autres Bnei Israël, et avec le monde extérieur. On aurait pu rêver que ces deux mondes collaborent. Peut-être était-ce le rêve de Yits'hak Avinou, qui pensait que Ya'akov et 'Essav pourraient faire avancer l'humanité. Visiblement cela ne s'est pas fait.

On est donc obligé de travailler sur deux plans distincts. On doit avoir le souci de ce qui se passe dans le royaume, comme on a vu dans les Pirkei Avoth : הוֹי מְתַפְלֵל בְּשְׁלוֹמָהּ שֶׁל מַלְכוּת, « *prie pour la paix du royaume* ». On ne peut se soustraire à cette obligation. Cela nous concerne. Peut-être doit-on juste prier, mais c'est déjà un gros travail. Je dois au moins me sentir concerné, avoir une certaine empathie pour le royaume. Je ne peux prier



pour des gens qui me sont totalement indifférents, il faut avoir un lien. Quand Avraham Avinou prie pour Sdom, il s'intéresse à Sdom. Il considère qu'il est obligé de s'y intéresser, même s'il n'en fait pas partie. Hashem dit d'ailleurs : puisqu'Avraham va devenir un grand peuple, Je ne peux pas ne pas lui dire ce que Je vais faire avec Sdom. Il est exclu d'être un grand peuple sans s'intéresser y compris aux habitants de Sdom, avec lesquels on n'a apparemment rien en commun. Il y a donc une empathie, il s'agit de se mettre à leur place. Essayer de comprendre, de connaître. Y compris dans des situations où l'on ne peut admettre ce qui se passe.

Gardons à l'esprit que *'Hagal* comparent ceux qui n'ont pas cette qualité de *nossé be'ol im 'havero* aux animaux sauvages, qui n'ont aucune sensibilité. C'est la négation de toute humanité, et donc à plus forte raison de toute la Torah.

## « Les Grecs dominant le Temple »

Melaveh Malka du 27 novembre 2010 – מוצש"ק פרשת וישב –

*Pour la refouah shlemah de אריה בן שרה et de שמחה בת שמחה*

Il y a un parallèle qui s'impose quasiment. Exactement à la même époque se situent deux charnières : le passage de la Grèce antique à la Grèce hellénistique et, *lehavdil*, le passage de la *Torah shebikhtav* à la *Torah shebe'al pé*.

'Hazzal rapportent qu'Alexandre le Grand voulait que l'on mette son portrait dans le Beith Hamikdash. Les 'Hakhamim ont négocié avec lui et ont obtenu qu'il y renonce ; en contrepartie, ils ont pris Alexandre comme origine du calendrier. Pendant très longtemps, les *shtaroth*, c'est-à-dire les contrats établis par les Bnei Israël, ont été datés en référence à Alexandre. On le voit à l'époque du Rambam, du Tashbets... Cela a donc duré jusqu'au Moyen Age. Ce calendrier était au départ une concession, mais il correspond pour nous à une forme nouvelle du temps, avec une nouvelle origine du temps. Il marque une nouvelle façon d'entendre la Torah, la *Torah shebe'al pé*. C'est Shimon Hatsadik, mentionné dans les Pirkei Avoth, qui était l'interlocuteur d'Alexandre.

Les deux charnières se produisent sur des plans complètement différents : le passage de la Grèce antique à la Grèce hellénistique ne concerne pas uniquement Erets Israël. Mais on voit qu'il y a un lien entre elles.

Le Maharal, dans son *sefer* sur 'Hanoukah, dit que les Grecs avaient une force qui leur permettait de dominer le Heikhal, de dominer le Temple. Tout le monde sait que je n'aime pas cette traduction de « Temple » pour le Beith Hamikdash, mais ici, c'est bien de cela qu'il s'agit, et je vais essayer d'expliquer pourquoi.

Le Maharal donne une indication de cette domination possible, au moyen d'une guematria : יין / Yavan, la Grèce, a pour valeur numérique 66, tandis que le היכל / Heikhal a pour valeur numérique 65. 66 est supérieur à 65. C'est un *remez*, bien entendu, ce n'est pas là-dessus que les choses sont construites.

La pensée grecque était à l'œuvre chez les Séleucides (qui étaient des Syro-Grecs). Auparavant, tout se passait bien avec les Ptolémées (les descendants d'Alexandre qui ont récupéré la partie de son empire englobant l'Égypte). Mais à l'époque hellénistique ont commencé les problèmes. Les Séleucides ont transformé le Beith Hamikdash en un temple grec, ils ont souillé tous les *kelim*, tous les autels...

Les Grecs peuvent profaner différents niveaux dans le Beith Hamikdash, jusqu'au Heikhal, mais ils n'ont pas accès au huitième niveau, qui est un niveau de la *kedousha* hsecrète, comme le dit le Maharal. Ce niveau correspond au *kodesh hakodashim*, le saint des saints, où se trouve le *Aron hakodesh*. Dans le deuxième Beith Hamikdash, on n'a plus le *Aron hakodesh* (l'arche de l'alliance), il n'en reste que le socle. Le *Aron* a été englouti à la fin du premier Beith Hamikdash. Toute la 'avodah se faisait sans le *Aron* ; même quand le Cohen Gadol entrait dans le *kodesh hakodashim* le jour de Kippour, il

faisait la *'avodah* alors qu'il n'y avait pas le *Aron*. Beaucoup d'éléments étaient absents dans le deuxième Beith Hamikdash, par exemple l'huile d'onction. C'est pour cela que les anciens ont pleuré quand ils ont vu le deuxième Beith Hamikdash. Personne n'a jamais cru que c'était le Beith Hamikdash de l'avenir, tout le monde a compris qu'il s'agissait d'un Beith Hamikdash de transition, qui dans certains textes ne compte même pas.

Les sept niveaux que les Grecs peuvent profaner, jusqu'au Heikhal, sont à mettre en relation avec les vêtements du Cohen Gadol. Il y avait huit vêtements de fonctionnement pour le Cohen Gadol (quatre pour un Cohen simple). Le Cohen Gadol est la seule personne qui pouvait entrer dans le *kodesh hakodashim*, une fois par an, le jour de Kippour. Les Grecs, eux, ne le peuvent pas. Ils n'accèdent pas au huitième niveau. Ce nombre de huit, explique le Maharal, est la raison pour laquelle le miracle de 'Hanoukah a duré huit jours.

Regardons d'un peu plus près ce *kodesh hakodashim*, ce saint des saints, qui est le lieu de l'arche, même quand elle n'est pas là. Les Grecs ont réussi à dominer le Heikhal, c'est-à-dire le reste du Beith Hamikdash, ils l'ont transformé en un temple, mais ils n'ont pas vraiment dominé le *kodesh hakodashim*.

Le *Aron* a deux caractéristiques qui vont nous aider à savoir de quoi il s'agit :

1. Dans le désert, quand on transportait le *Mishkan*, ce fameux Tabernacle en kit que l'on déplaçait d'un endroit à l'autre, le *Aron* était נושא את נושאי : c'est le *Aron* qui portait ses porteurs. Ceux qui avaient les barres sur les épaules étaient en fait portés par le *Aron* !
2. Plus intéressant pour nous : dans le décompte des mesures du Beith Hamikdash et des mesures des différents *kelim* (les ustensiles et le mobilier du Beith Hamikdash), on s'aperçoit qu'il n'y a pas de place pour le *Aron* : הארון אינו מין המידה : le *Aron* ne compte pas dans les mesures. Il est là, mais ne prend pas de place !

Le *Aron* est donc en dehors de toute mesure, de toute limite. Il n'est pas de ce monde, il n'est pas dans le monde matériel. Quand les Philistins ont pris le *Aron*, ils ont eu des ennuis tout le temps que le *Aron* était chez eux, et ont décidé de le rendre. Quand le *Aron* est revenu, David Hamelekh s'est mis à danser de joie, il s'agit de la fameuse scène où Mikhal son épouse a très mal pris le fait qu'il se donne en spectacle. Il lui a dit : j'en ferai beaucoup plus encore ; je danse devant Hashem ! A ce moment-là, les cahots de la route ont fait que le *Aron* a semblé vaciller sur son chariot, quelqu'un s'est précipité pour le retenir, et il en est mort. Il avait oublié que le *Aron* ne pouvait pas tomber !

Dans le *Aron*, il y a la Torah : un sefer Torah et aussi les *lou'hoth*, comme vous le savez (les deuxièmes *lou'hoth* et les brisures des premières). C'est la midah de עוז / *'oz*, la midah de ce qui s'impose aux autres et qui n'est pas marqué par quoi que ce soit. Le Ari Z'al explique : nous disons dans la 'amidah que Hashem est *gadol*, *guibor* et *nora*. Le mot נוֹרָא / *nora* comprend les mêmes lettres que ארון / *Aron*, mais à l'envers. Cette midah de *nora* que nous attribuons à Hashem, qui est l'une des façons dont Hashem gouverne le monde, correspond en fait au *Aron* : c'est ainsi qu'elle se présente en haut, dit le Ari Zal. Quand Hashem la fait descendre, de haut en bas, on trouve dans l'ordre : alef, resh, vav,

noun. Mais cela nous apparaît à l'envers, de bas en haut : noun, vav, resh, alef, nous lisons donc *nora*.

A partir du verset (*Shemoth*, 20, 16) : בעבור תהיה יראתו על פניכם, « afin qu'il y ait la crainte d'Hashem sur vos visages », la Guemara *Nedarim* dit : זו הבושה, c'est la midah de *boushah*, la midah de honte. Le *Aron* entraîne la *bousha*, une forme de honte. Celui qui a honte devant quelqu'un est impressionné, il est soumis à l'influence de celui qui lui fait honte. Donc si *nora* entraîne cette honte devant Hashem, cette crainte, c'est le vrai 'oz tel qu'il est demandé aux hommes.

'*Hazal* disent dans les Pirkei Avoth : עז פנים לגיהנם ובוש פנים לגן עדן, « les impudents au Guehinom, et ceux qui éprouvent de la honte au Gan Eden ». L'impudence sans la crainte du Ciel entraîne le Guehinom. La relation correcte avec Hashem, c'est une relation de *boushah*, se laisser impressionner par Hashem. Je rappelle que cela veut dire : ne pas se laisser impressionner par quoi que ce soit d'autre, il y a cette exclusivité pour Hashem. Tout ce qui concerne Hashem, c'est toujours par rapport à Hashem uniquement. Craindre Hashem et quelque chose d'autre, ce n'est pas craindre Hashem.

Nous devons avoir par rapport au *Aron* une relation de 'azout avec *yira*, se laisser impressionner. Parce que le *Aron* n'est impressionné par rien. Il est au-dessus du 'homer, au-dessus des contraintes et des limites de la matière.

'*Hazal* disent que la lutte entre les Bnei Israël et les Grecs, à cette époque, est une lutte entre la 'azout d'Israël et la 'azout des Grecs, entre cette impudence d'Israël et celle des Grecs. La différence, comme on l'a vu, c'est que dans la 'azout des Bnei Israël, il y a de la *yira*, de la crainte. C'est-à-dire cette relation avec *nora* (que l'on traduit par « terrible »), donc avec le *Aron*, ce lien avec la sagesse divine, la 'hokhmah elokit. Tandis que la sagesse des Grecs est une 'hokhmah d'après la nature. La dimension de *nora*, c'est ce qui va se dévoiler justement dans le Beith Hamikdash.

Après la destruction du premier Beith Hamikdash, le prophète Yirmiyahou a cessé de dire *nora* dans la tefilah : on ne peut pas dire d'Hashem qu'Il est *nora*, Il ne fait peur à personne : les goyim ont détruit le Beith Hamikdash, les chacals se promènent à son emplacement, le peuple d'Israël est en exil... Il a arrêté de le dire ! Les Grecs ont pu dominer à l'époque du deuxième Beith Hamikdash justement parce qu'il n'y avait pas de *Aron*. Cela va de pair, il n'y a plus de *Aron* donc la *noraout* n'est plus là. On ne peut plus dire que D. est *nora* ! Mais les אנשי כנסת הגדולה, les maîtres de la Grande Assemblée (qui a précédé le Sanhédrin, et dont faisait partie Mordekhaï, par exemple) ont institué de le dire à nouveau. Ils ont en quelque sorte rétabli la *noraout*, non pas en reconstruisant le Beith Hamikdash, mais en dévoilant un sens nouveau du *Aron* : cette notion de *Aron* est présente même s'il n'y a plus d'arche physiquement, il en reste une trace dans le Heikhal où les Grecs dominent.

La Mishnah (traité *Midoth*, 2, 3) enseigne que les Grecs ont fait treize brèches dans le Heikhal. Le Gaon explique : au-delà d'une certaine limite qui s'appelle le סורג / *soreg*, les goyim ne peuvent pas entrer dans le Beith Hamikdash. Evidemment, les Grecs n'ont pas admis qu'il y ait un lieu où ils ne puissent pas entrer. Ils ont décidé de marquer qu'ils allaient entrer malgré tout, et ont fait treize brèches. Lorsqu'ils ont ré-inauguré le Beith Hamikdash, après avoir réparé ces brèches, les 'Hashmonaïm ont fait une *takanah* (c'est pour cela que la Mishnah le mentionne) : ils ont institué qu'il y aurait au Beith Hamikdash treize prosternations, pour se souvenir et arranger ces brèches.

Pourquoi des prosternations ?

La halakhah (à partir d'un *passouk*) établit que l'on ne peut entrer au Beith Hamikdash les mains vides, il faut apporter une offrande lorsque l'on s'y rend. Mais le Rambam tranche que si quelqu'un entre dans le Heikhal les mains vides et qu'il se prosterne, il n'a pas transgressé l'interdit. Le fait de se prosterner devant Hashem remplace l'offrande. Je me suis apporté moi-même, en quelque sorte. Se prosterner, c'est s'annuler devant Hashem, on s'aplatit devant Hashem. Il y avait déjà bien entendu des prosternations dans le Beith Hamikdash, cela fait partie des *'avodoth*, du service d'Hashem. Les Grecs ont fait des brèches dans ce lieu de la manifestation de *nora* (c'est à cause de *nora* que l'on se prosterne, que l'on s'annule). Cette *'azout* des Grecs s'oppose à *nora*, donc ils font des brèches dans le lieu de la manifestation de ce côté terrible, impressionnant.

Depuis Shimon Hatsadik, les Cohanim ne prononçaient plus le Nom divin dans la Birkat Cohanim. Dans le deuxième Beith Hamikdash, on considérait qu'il n'y avait plus de גילוי שכינה, de manifestation de la Présence divine. Il n'y avait plus les miracles quotidiens comme dans le premier Beith Hamikdash, il n'y avait plus de *Aron*, etc. Ils disaient donc *adnout*, comme nous, mais pas le Nom divin. Or vous vous rappelez qu'à Yom Kippour, c'est en entendant le שם, le Nom divin, que tout le peuple se prosternait.

A partir de la mort de Shimon Hatsadik, la Grèce prend le dessus et amène le fameux *'hoshekh*, ces ténèbres qui visent à obscurcir la *'hokhma* de la Torah. Tant que Shimon Hatsadik vivait, Alexandre était *batel* (négligeable) par rapport à lui, dit la Guemara. Après la mort de Shimon Hatsadik, plus rien n'impressionnait les Grecs. La victoire des *'Hashmonaïm* a ramené la Présence divine à un certain niveau. Le שם, le Nom divin, avait été complètement annulé, il est rétabli (même si ce n'est que partiellement). C'est ce que l'on dit dans *'al nissim* : ולך עשית שם גדול, Ton Nom est redevenu un peu de ce qu'il était à l'époque de Shimon Hatsadik.

Il est dit dans le livre de Yesh'ayahou : והיה מדי שבת בשבתו יבוא כל בשר להשתחוות לפני אמר ה' : « ce sera d'un Shabbat sur l'autre, le peuple viendra se prosterner devant Moi, dit Hashem ». Shabbat était un temps de prosternation, c'est l'une des raisons pour lesquelles les Grecs ont interdit de respecter le Shabbat. C'est ce que dit le Maharal : l'impudence, la *'azout* des Grecs entraîne les ténèbres. La victoire des *'Hashmonaïm*, qui vient du *kodesh hakodashim*, le lieu du *Aron*, est possible grâce au *boshet panim* des Bnei Israël, lorsqu'ils ont honte devant le caractère *nora* d'Hashem. Alors ils sont à leur meilleur niveau de *'azout*, et vont réparer les treize brèches grâce aux treize prosternations.

Le Ramban, dans parashat *Balak*, commente les dernières paroles de Bil'am : וצים מיד כהים. Ce Ramban a été censuré en son temps. Les Kittim sont un peuple symbolisé par la quatrième bête dans la vision de Daniel, cela correspond au quatrième royaume qui sera détruit par le Mashia'h. Le troisième royaume, c'est la Grèce, Yavan. Les Kittim sont des descendants de Yavan et vont devenir le quatrième royaume, celui qui va être détruit. On comprend pourquoi cela a été censuré...

Le quatrième exil dans lequel nous sommes, l'exil d'Edom, est la prolongation de Yavan. En tant que *galouth*, Yavan n'a donc pas été détruit par les *'Hashmonaïm*, mais a pris une autre forme : la forme d'Edom. Paul Veyne parle de l'empire gréco-romain, il ne parle pas d'empire romain : Rome est une prolongation de la Grèce. Un verset dit au sujet d'Edom (*Bereshith*, 14, 1) : ותדעל מלך גוים. *'Hazzal* expliquent : c'est un royaume qui

s'impose aux autres peuples. Sa force, c'est l'élargissement de la force spirituelle, intellectuelle de la Grèce, Rome n'a pas de force par elle-même.

La 'azout de la Grèce a été vaincue, mais elle n'a pas disparu. 'Hazzal illustrent la 'azout par le léopard, le tigre (הוה עז כנמר). Mais la Guemara Betsa dit que les chiens sont 'azim. La 'azout de Yavan s'est dégradée, on est passé du tigre (l'animal qui ne bouge pas, qui n'a peur de rien) au chien. Le chien c'est 'Amalek, la pointe avancée de 'Essav. Nous le disons dans *maoz tsour* : la victoire de 'Hanoukah ne sera complète qu'après celle sur 'Amalek, à la fin des temps.

On peut expliquer les choses un peu d'une autre manière, à la lumière d'une spécialiste des époques grecques. Ce qui donne une autre lecture de ce problème de la 'azout.

Dans la Grèce classique, il y a beaucoup de lois, y compris sur la pureté. Au début, je pensais que c'est parce qu'ils ne reconnaissaient pas l'importance de la pureté qu'ils ont rendu l'huile impure, mais ce n'est pas vrai. Ils avaient des lois très importantes, qui pourraient ressembler aux nôtres. Ils avaient des rites de purification par rapport à la mort, au sang, au sang des règles... Ainsi, dans l'Iliade, entre deux participations à la guerre, Hector se rend en ville et rencontre sa mère qui lui propose une coupe de vin, pour lui redonner de la force. Il refuse, parce que pour boire, il faudrait qu'il fasse une prière, mais il ne peut la prononcer, car il arrive tout droit du combat, et s'est rendu impur en tuant des gens. On se demande si on est dans l'Iliade ou dans le Shoul'han Aroukh !

Les Grecs ont quelque chose de fondamental (aux différentes périodes, archaïque, classique et hellénistique aussi) : l'*ubris*. On traduit en général par « démesure », mais cela ne veut pas dire grand chose. Littéralement, cela signifie « violence ». Mais peut-être que la meilleure traduction de l'idée que cela exprime est justement « impudence ». C'est pour eux le péché par excellence, toujours très sévèrement puni. On le trouve dans les mythes, dans la littérature... Qu'est-ce que c'est ? Sur le plan humain, on considère comme impudence le manque de respect d'un inférieur physiquement fort à l'égard d'un supérieur affaibli : par exemple un fils irrespectueux de son père, une femme qui désobéit à son mari (c'est la Grèce...), un esclave désinvolte envers son maître, un jeune homme arrogant devant un vieillard... Et au plan religieux, c'est l'attitude d'un être humain qui défie un dieu. C'est-à-dire l'absence de crainte du dieu (je parle ici des dieux grecs). Par exemple, au début de l'Iliade, Agamemnon est supplié par un prêtre du voisinage dont il retient la fille captive de lui rendre sa fille contre une rançon. Fort impoliment, il lui réplique : je préfère garder ta fille, et ton dieu (en l'occurrence Apollon) ne t'aidera en rien. L'auditeur ou le lecteur sait qu'Agamemnon va payer très cher cette arrogance, les conséquences vont être terribles pour lui.

Celui qui a défié Hashem initialement, c'est Nimrod (נמרוד), dont le nom veut dire justement qu'il est en מרידה / *meridah*, en révolte contre Hashem. C'est lui qui a persécuté Avraham Avinou, qui l'a jeté dans la fournaise. 'Hazzal disent : il connaissait parfaitement qui était son Créateur, mais avait l'intention de se révolter contre Lui. C'est Nimrod qui a initié la construction de la tour de Babel, il voulait construire une tour pour chasser Hashem du monde. Prendre l'énergie qu'Hashem S'est engagé à laisser dans le monde, mais nier toutes les lois.

Il y a sept mitsvoth des Bnei Noa'h (sept qui sont éventuellement soixante...). Ces sept mitsvoth s'imposent à l'humanité toute entière. Il faut bien voir que ces lois grecques de pureté et d'impureté, bien qu'elles aient la même forme extérieure que des mitsvoth, n'entrent pas dans les sept mitsvoth des Bnei Noa'h. Pourquoi ? Parce qu'elles sont liées à la *'avodah zarah*, à l'idolâtrie. Il n'est pas nécessaire pour être un Ben Noa'h acceptable de reconnaître que les lois viennent d'Hashem. D'après le Rambam, si on reconnaît ces lois comme valables par son propre raisonnement, cela suffit pour être un Ben Noa'h. Mais ceci, uniquement si l'on ne pratique pas la *'avodah zarah*, qui est l'un des interdits applicables aux Bnei Noa'h.

Donc si l'on accomplit des lois sous le couvert de l'idolâtrie (même dans cette forme qui ressemble à nos propres mitsvoth, comme on l'a vu avec les règles de purification des Grecs), ce ne sont pas des mitsvoth ! Il ne faut pas oublier que le mot מצוה / *mitsvah* a la même graphie que *metsaveh* (celui qui donne la mitsvah) et *metsouveh* (celui qui reçoit la mitsvah). Dans la mitsvah, il y a obligatoirement celui qui donne la mitsvah, celui qui la reçoit, et l'acte que l'on fait pour relier les deux.

Les Grecs ont donc cette *'azout* sans la *yira*, sans la crainte d'Hashem. Mais qu'attend-on de leur part ? Va-t-on leur demander de reconnaître Hashem ? Ce n'est peut-être pas nécessaire, on l'a vu. Néanmoins, dans la mitsvah, il y a une certaine reconnaissance.

C'est l'argument que l'on a contre 'Amalek : ולא ירא אלוקים, il ne craint pas D. Mais comment 'Amalek pourrait-il craindre D. ? En fait, il doit y avoir une reconnaissance. Si l'on est vraiment כופר בעבודה זרה, si l'on nie la *'avodah zarah* (comme c'est exigé des Bnei Noa'h) alors d'une certaine manière on est מודה בתורה, on reconnaît la Torah. Des lois qui se font sous le patronage de l'idolâtrie perdent toute la signification qu'elles pourraient avoir.

La *'azout* des Grecs, celle qui a été vaincue par les 'Hashmonaïm, ne voulait pas reconnaître qu'il y a une *'hokhma* divine. Ils ont perdu à cette époque, mais le modèle grec est tellement prégnant que ses valeurs sont toujours là : cela a donné Rome, donc la démocratie d'aujourd'hui, etc.

Après les 'Hashmonaïm, les rois juifs sont devenus, petit à petit, complètement grecs. Ils ont été subjugués par le modèle grec. Comme vous le savez, la destruction du Beith Hamikdash résulte d'une lutte interne entre deux frères, Hyrcan et Aristobule. Hyrcan avait été éduqué à Rome (avec Onkelos, avant sa conversion) et quand il a vu qu'il avait le dessous, il a appelé les Romains à la rescousse. C'est lui qui a entraîné l'exil romain.

On voit ainsi la dégradation de ce qu'ont été les 'Hashmonaïm, qui avaient pourtant battu les Grecs. Finalement, le modèle grec s'est imposé. Deux cent ans après la victoire des 'Hashmonaïm, nous avons chuté au niveau où nous sommes aujourd'hui. Nous sommes encore dans la *galouth* consécutive à cette victoire, puisque Rome est le prolongement de la Grèce.

'Hanoukah marque toutefois une victoire extraordinaire. C'est la seule mitsvah décidée par les 'Hakhamim après la clôture du Tanakh (on sait que Pourim se situe avant, puisque nous avons la Meguilah d'Esther). Les 'Hakhamim ont probablement jugé cette fête nécessaire pour nous accompagner dans la *galouth*. Le modèle grec a gagné, mais 'Hanoukah nous rappelle qu'il est possible de le vaincre. Quelle que soit la situation dans laquelle nous sommes, ces valeurs-là doivent être vaincues, parce qu'elles sont sous le chapeau de l'idolâtrie. Si les non-Juifs enlevaient ce chapeau d'idolâtrie, alors certaines de leurs pratiques pourraient entrer dans le cadre des mitsvoth des Bnei Noa'h.

## « Violences »

Melaveh Malka du 18 décembre 2010 – מוצש"ק פרשת ויחי –

Ya'akov Avinou, lorsqu'il donne les brakhoth à ses enfants, s'adresse ainsi à Shimon et Levi :

שמעון ולוי אחים כלי חמס מכרתיהם : « *Shimon et Levi sont frères, leurs épées sont des armes volées.* »

Rashi explique qu'ils ont volé l'arme de 'Essav, lui qui a reçu de son père la brakhah : על הרבך תחיה, « *tu vivras par ton épée* ». C'est-à-dire qu'ils n'ont pas agi de la façon qui est spécifique aux Bnei Israël.

Que s'est-il passé ?

Pour mémoire, la fille de Ya'akov, Dinah, est sortie voir les filles de l'endroit. Elle a été prise puis violée par le prince de cet endroit. Elle était prisonnière, et quand on a dit à Ya'akov ce qui s'était passé, il n'a rien fait. Il a attendu que ses fils qui étaient aux champs reviennent. Ce silence de Ya'akov paraît étonnant. Il y a eu ensuite des discussions (on y reviendra), puis deux des fils de Ya'akov, Shimon et Levi, sont allés massacrer toute la ville, ont pris Dinah et s'en sont retournés chez eux.

Ya'akov leur dit : en agissant ainsi, vous avez volé la façon de faire de 'Essav. Ils lui répliquent : est-ce qu'il fallait laisser traiter notre sœur comme une prostituée ? Cette question reste sans réponse, le dialogue s'arrête là.

Il reprend en quelque sorte à la fin du livre de *Bereshith*, au moment des brakhoth :

ארור אפם כי עז, « maudite soit leur colère car elle est impétueuse » (...)

אחלקם ביעקב ואפיצם בישראל, « je vais les partager en Ya'akov, les diviser en Israël. »

Shimon et Levi vont être dispersés, ils n'auront pas de territoire.

Effectivement, Levi n'a pas de territoire, il est mis au service d'Hashem. Shimon reçoit lui une portion de la terre, mais n'en profite pas : *Hazal* disent que les pauvres, les enseignants qui doivent se déplacer d'un endroit à l'autre, viennent majoritairement de Shimon.

La violence qu'ils ont employée leur vaut d'être dispersés.

On pourrait en rester là, mais il y a une grande difficulté. Rav Ya'akov Kaminetsky (un grand maître qui a vécu aux Etats-Unis) pose la question : quelle a donc été la punition ? Ya'akov leur donne au contraire une position extraordinaire ! Levi est en charge d'enseigner la Torah aux adultes, tandis que l'on trouve au sein de Shimon les *melamdin* qui vont enseigner la Torah aux enfants.

Comment se fait-il que l'on confie l'enseignement de la Torah, ce qu'il y a de plus précieux pour le Klal Israël, à des gens dont on dit qu'ils se sont mal conduits ? Restons pour le moment avec cette question. On verra plus tard comment Rav Kaminetsky y répond.



Quelques remarques d'abord sur la notion de violence.

Le summum de la violence, c'est la guerre. La plupart du temps, des sujets de droit déclarent la guerre pour sanctionner des violences dont les buts paraissent naturels. L'autre veut s'emparer de mon territoire, de mes biens, il veut ma mort... alors je le tue. Mais de manière assez extraordinaire, il y a un droit de la guerre. Ce qui pourrait passer pour du brigandage s'inscrit à l'intérieur de la sphère du droit. Donc cela remet en cause le droit dans une certaine mesure, puisqu'il intègre le brigandage.

D'après Walter Benjamin, le fait que la guerre finisse par une paix montre que la guerre n'est pas un phénomène naturel. L'accord de paix est généralement conclu au travers d'un cérémonial, cela illustre que la victoire instaure un nouveau droit, le droit des vainqueurs. La guerre apparaît donc comme une violence qui est fondatrice du droit. C'est pourquoi le droit moderne refuse au sujet individuel tout droit à la violence, sinon chacun fabriquerait son propre droit. A l'origine, tout droit est un privilège. C'est-à-dire une puissance, une position d'autorité. Donc un privilège des puissants, des rois, des grands, des riches.

Je voudrais regarder avec vous trois situations.

### 1. La violence de Shimon et Levi

Que s'est-il passé ? Ces gens-là ont violé une fille de Ya'akov, c'est quelque chose qu'on ne peut pas laisser faire. Ainsi raisonnent Shimon et Levi. Il y a une suite, le violeur est tombé amoureux de Dinah, il a envoyé son père demander sa main à Ya'akov. On discute, et les frères ont usé d'un stratagème : ils ont feint d'accueillir favorablement la proposition, mais à la condition que tous les habitants de la ville fassent la milah. Ces derniers ont accepté. Et au troisième jour, Shimon et Levi ont pris chacun son épée, et sont allés massacrer toute la ville.

Ils disent : ces gens-là veulent nous imposer que le viol par un prince suivi d'une demande en mariage est acceptable. Les forts, les puissants, les riches peuvent tout se permettre, au prétexte qu'ils ont les moyens de dédommager. C'est contre cela que s'élèvent Shimon et Levi. Leur action s'exerce sans référence aucune à la halakhah (on verra même que c'est contre la halakhah), ils veulent faire payer les fautifs. Mais il y a un problème, Ya'akov ne trouve rien d'autre à dire que : vous me mettez en danger, nous sommes un tout petit groupe, tous les peuples alentour vont s'allier contre nous... Il ne dit pas que leur violence est inacceptable, mais qu'ils ont pris trop de risques.

### 2. La violence contre Kora'h et son groupe

Kora'h est le *ba'al ma'hloket* à lui tout seul, comme on le voit dans les Pirkei Avothh, on ne sait même pas contre qui. Il veut changer le droit, donc changer la Torah. Par son raisonnement, il pense que c'est lui qui aurait dû être chef de tribu. Il en vient à critiquer la position d'Aaron comme Cohen Gadol, à la limite celle de Moshé, et sa révolte est dirigée contre Hashem Lui-même. Sa mort intervient au moyen d'un changement des lois de la nature, la terre s'est ouverte. Lui voulait changer le droit, et les lois de la nature ont été changées pour le faire disparaître (la possibilité que la terre s'ouvre était prévue dès la Création, mais cela s'est produit juste à ce moment-là). La justice divine s'est exercée au profit du Klal Israël : l'âme du Klal Israël était en cause, elle a été préservée, au prix de la

mort de ces personnes. Il s'agit ici d'une violence divine, qui n'a pas besoin de se légitimer.

### 3. La violence de Pin'has

Pin'has est intervenu lorsque les Bnei Israël se sont laisser entraîner au culte idolâtre du Ba'al Pe'or par des femmes étrangères. Un prince de la tribu de Shimon a voulu contester l'autorité de Moshé Rabbenou : publiquement, il a eu des rapports avec une étrangère. Pin'has les a alors littéralement embrochés. Au niveau de la halakhah, si Pin'has avait demandé s'il devait agir ainsi, on lui aurait répondu non. Mais c'est un cas de figure où l'on n'est pas censé demander : celui qui se sent l'obligation d'intervenir a le droit et le devoir de le faire, à ses risques et périls (si Zimri s'était retourné et avait tué Pin'has, il aurait été en situation de légitime défense). On parle de ce qui a motivé Pin'has, cela s'appelle *kinah*. C'est un mot difficile à traduire, on l'utilise souvent pour dire « jalousie » (dans le cadre conjugal, ainsi que cela apparaît au sujet de la *sotah*). C'est une forme de zèle également. Mais il s'agit ici d'une jalousie altruiste : Pin'has n'a pas agi pour lui, mais pour Hashem. Il a repris à son compte cette *kinah*, cette jalousie d'Hashem. Il y a depuis le Sinai une alliance entre Hashem et les Bnei Israël, Hashem demande l'exclusivité : pas de relation avec un autre dieu. Or c'est de cela qu'il s'agissait, ultimement. Pin'has reprend donc à son compte cette violence divine, il prend la place d'Hashem, en quelque sorte, il Le représente sans en avoir été chargé. Si l'on demande quelle était la légitimité de Pin'has, il y a cette halakhah qui se présente sous la forme *הלכה ואין מורין כן* (c'est la halakhah, mais si tu poses la question, on te dira non), *קנאים פוגעים בו* : si l'on a cette jalousie altruiste, si l'on se sent à la hauteur, on a le droit, peut-être le devoir d'intervenir.

A la suite de son acte, Pin'has va voir son statut personnel changer. Zimri voulait changer la loi, faire accepter Ba'al Pe'or. Pin'has l'en empêche. Il devient alors Cohen, et même Cohen Gadol. C'est paradoxal, Pin'has devient Cohen avec un geste qui, s'il avait déjà été Cohen, l'aurait disqualifié ! En effet, un Cohen qui a tué, même si son acte est parfaitement légitime, ne doit plus faire la *'avodah*, il ne peut plus servir au Beith Hamikdash.

Pour résumer, on voit ici le cas d'une violence divine reprise à son compte par un homme.

On a donc trois modèles de violence dans la Torah :

- une violence illégale ;
- la violence divine ;
- et la violence divine exercée par un homme qui, sans qu'on le lui ait demandé, se sent capable et obligé de la reprendre à son compte, à ses risques et périls.

Revenons sur la guerre.

L'une des difficultés, c'est que l'on est tenté de lutter contre l'ennemi avec des moyens de l'ennemi. Il y a donc le risque de se disqualifier. Avraham Avinou, lorsqu'il a fait la guerre pour délivrer Loth, n'a pas pris les armes. La guerre qu'il a menée était symbolique : Avraham a jeté en direction des ennemis de la poussière et de la paille qui se sont transformées en flèches, tandis que les flèches qui lui étaient envoyées se

transformaient en poussière et en paille ! Lui a fait attention à ne pas se laisser influencer par l'ennemi et n'a pas adopté sa façon de faire la guerre.

Dans une guerre, même quand elle est prescrite par la Torah, on perd toujours quelque chose. La Torah nous le décrit : en pratiquant cette violence, tu vas perdre ton *ra'hamim*, ta faculté de tendresse. Si c'est une guerre légitime, tu vas la retrouver. Mais il est impossible de ne pas la perdre.

Il y a une guerre particulière : *mil'hamta shel Torah* / מלחמתא של תורה, la guerre qu'il faut mener pour arracher, donner du sens à la Torah. On va ainsi développer la Torah, lui découvrir de nouveaux champs d'application, fabriquer un nouveau droit, de nouvelles halakhoth. C'est cela, la guerre spécifiquement juive, la mitsvah de l'étude qui a pour but de développer la Torah. Il ne faut pas s'imaginer que tout est fait. Celui qui représente ce qui est fait, c'est 'Essav, on le voit dans son nom littéralement, il est עשו / 'asso (« fait »), il a l'air complet, terminé. Or la grandeur de l'homme, c'est d'être incomplet, d'avoir toujours quelque chose à faire. De la même manière, dans la Torah, tout est à dire et à redire, on doit repenser les choses, en particulier la justice. Mais toujours en lien avec ce qui existe, il ne s'agit pas de faire table rase des enseignements qui ont précédé !

דורש / *doresh* veut dire exiger. Toute interprétation est une exigence, il faut faire violence au texte pour qu'il nous livre un sens plus profond, et d'autres sens. La Torah doit être développée au fur et à mesure des générations, grâce au travail des hommes. Chacun va défendre son point de vue. Mais cette parole, aussi intelligente soit-elle, doit être légitimée à parler, cela se fait au sein d'une structure collective : que ce soit *Anshei Knesset hagdolah* (les maîtres de la Grande Assemblée), le Sanhédrin, ou dans la discussion avec ses pairs. On reconnaît ce qu'il y avait avant, pour aller au-delà.

Il y a donc une violence spécifique aux Bnei Israël, qui n'est pas la violence des armes. C'est ce que Ya'akov a dit à Shimon et Levi, ses fils. Même si parfois, il faut faire la guerre. On a d'ailleurs mis du temps à déterminer ce que l'on pouvait sacrifier pour se défendre. Il a fallu attendre jusqu'à l'époque des 'Hashmonaïm pour décider que l'on pouvait faire la guerre le Shabbat, au lieu de se laisser massacrer lorsque les ennemis attaquaient ce jour-là.

Quel a été le raisonnement de Ya'akov Avinou ? On a vu que Shimon et Levi se sont disqualifiés. Mais pourtant, ils vont justement devenir les enseignants du Klal Israël ! Ils sont chargés d'enseigner la Torah aux enfants et aux adultes. Comment comprendre ?

Ya'akov Avinou s'est tu jusqu'à ce que ses fils reviennent. Et même quand ils sont là, Ya'akov reste silencieux, pendant sept longs *pessoukim*. Quand Shekhem vient faire la proposition de mariage, ce n'est pas Ya'akov qui répond, mais ses fils.

Rav Kaminetsky explique : les fils n'ont pas seulement répondu en lieu et place de leur père, qui restait silencieux. Au contraire, ils ont dit les mots que leur père ne voulait même pas dire. Ya'akov a dit à ses enfants qu'il fallait récupérer Dinah, et leur a laissé le soin de formuler la chose. De tous les fils de Ya'akov, seuls Shimon et Levi ont compris le message, ils ont pris sur eux la responsabilité de Dinah. Un peu comme Pin'has a pris sur lui la responsabilité de représenter Hashem. Il y a une prise de conscience, une capacité d'être responsable, au point de risquer leur vie, ils partent à deux attaquer toute une ville ! Le risque, ils l'exposent à leur père : doit-on laisser traiter notre sœur comme une prostituée ?

En fait, il y a une *ma'hloket* au niveau de la halakhah. La ville de Shekhem était peuplée de Bnei Noa'h, soumis aux sept lois des Bnei Noa'h. Ce sont des lois qui, si elles sont transgressées par des Bnei Noa'h, les rendent passibles de mort. Parmi ces sept lois, il y a l'obligation d'établir des tribunaux. Or on voit qu'à Shekhem, il n'y avait pas de système judiciaire suffisamment fort, ceux qui détiennent le pouvoir peuvent infléchir le droit. Shekhem et 'Hamor, le père et le fils, ont d'abord violé Dinah, puis de façon unilatérale négocié avec Ya'akov et ses fils sans demander leur avis aux gens de la ville, ils se sont engagés en leur nom.

D'après le Rambam, tous les habitants étaient fautifs de ne pas avoir établi un système judiciaire efficace, ils étaient donc passibles de mort. Si c'est le cas, Ya'akov n'a rien à reprocher à ses fils !

Le Ramban (Na'hmanide), fait lui une distinction : établir des tribunaux est une mitsvah positive, dont la négligence ne peut rendre passible de mort, tandis que pour les six autres lois des Bnei Noa'h, qui sont des mitsvoth négatives, la transgression entraîne effectivement la peine de mort. Donc le violeur était bien condamnable à mort, mais pas le reste de la ville.

Si Shimon et Levi étaient simplement entrés dans la ville pour ramener Dinah, quitte à bousculer ceux qui auraient voulu les en empêcher, il n'y aurait rien eu à redire, et c'est probablement ce que Ya'akov voulait qu'ils fassent. Mais ils ont été beaucoup plus loin, parce qu'ils étaient en fureur de ce qui avait été fait à leur sœur, et ont tué tout le monde. Ils sont dans une situation compliquée : ils ont fait montre d'un grand sens des responsabilités, et d'un autre côté, on voit une faille dans leur conduite.

Rav Kaminetsky propose de dire qu'il y a chez Ya'akov à la fois une approbation de ce qu'ils ont fait, et une désapprobation. Mais alors pourquoi les choisit-il comme enseignants ? Parce que la chose la plus importante dans l'enseignement, c'est la responsabilité du maître pour ses élèves. Il doit être concerné au plus haut point par le développement, le succès de chaque élève. Il doit faire face à tout problème que l'élève peut rencontrer. Shimon et Levi se sont mis dans une colère qui a dépassé les bornes, mais leur sens des responsabilités a primé pour Ya'akov. Ce sont les seuls à avoir compris qu'il fallait faire quelque chose, alors que leur père ne l'avait pas dit. Le sens des responsabilités, c'est ce qui a toujours primé dans le choix des Avoth, dans le choix des Shevatim. Dans cette situation de berger où l'on voit le sens des responsabilités, même pour un troupeau.

Le sens des responsabilités d'un maître doit être tempéré, il ne doit pas perdre patience, se mettre en colère. *'Hazzal* disent : לֹא הַקְפִּדֵן מִלְמֵד, celui qui se met facilement en colère ne doit pas enseigner. Il y avait donc un vrai problème à les nommer. Finalement, c'est ce que dit Ya'akov : אַרְוֵר אַפִּם, leur colère, je la maudis. C'est une chose. Mais ensuite, je leur donne la mission d'être les enseignants du Klal Israël, parce qu'ils ont prouvé leur sens des responsabilités.

Il y a donc une violence intolérable (à la différence de celle de Pin'has, qui obéissait à une halakhah). Elle n'a pas droit de cité, c'est pourquoi Ya'akov va chercher à l'abaisser en donnant cette *klala*. Ceci étant, Shimon et Levi sont néanmoins les seuls à qui l'on peut confier la responsabilité d'enseigner la Torah au sein du Klal Israël.

## « Révoltes »

Melaveh Malka du 15 janvier 2011 – מוצש"ק פרשת בשלה

לע"נ Jacques יצחק ז"ל בן משה שיח'

לע"נ ברורי-ה לאה ז"ל בת ר' אפרים דוד שליט"א

לרפואה שלמה לחיים שמואל מרדכי בין רינה

Je vais parler ce soir de deux femmes révoltées. On verra que le sujet s'élargit, naturellement.

La plus connue, c'est Myriam, la sœur de Moshé et d'Aaron. Cette petite fille qui s'est révoltée, dit le Midrash, contre son père, le grand Maître des Bnei Israël à moment-là. Les astrologues égyptiens avaient prédit qu'un libérateur allait naître chez les Hébreux, Pharaon a donc pris des mesures pour mettre à mort les nouveau-nés en les jetant dans le Nil. Ces décrets concernaient officiellement tous les garçons dans le pays, mais la mise en application était réservée aux enfants des Hébreux. Les enfants étaient traqués d'abord dans les rues, et plus tard dans les maisons : les soldats de Pharaon amenaient un bébé qui pleurait dans chaque maison, et comme les pleurs des bébés sont contagieux, ils pouvaient repérer immédiatement si des enfants y étaient cachés. Et puis, quand il manquait des briques dans la quantité que devaient fournir les Hébreux, les Egyptiens emmuraient des bébés vivants à la place.

Face à une telle situation, Amram a divorcé, et Myriam lui a dit : tu es plus cruel que Pharaon, lui a décrété la mort des garçons, tandis que tu condamnes aussi les filles ! Et nous voyons le père qui écoute sa petite fille, Moshé est né de ce remariage. Ensuite, c'est Myriam qui s'est occupée de lui, a ramené sa mère Yokheved pour l'allaiter... Elle a été l'artisan de l'histoire du Klal Israël. Tout ceci, vous le connaissez.

La deuxième femme révoltée, c'est Bitya, la fille de Pharaon. Elle a recueilli Moshé et l'a élevé au palais. Quand il sort, à l'âge de vingt ans, il s'identifie aux esclaves qu'il voit peiner, lui le prince égyptien ! C'est incroyable. Après avoir sauvé un Hébreu frappé par un Egyptien, il est dénoncé (par d'autres Hébreux) et doit fuir. Il y a alors un trou dans son CV, Moshé arrive à l'âge de quatre-vingts ans... et Hashem lui propose un job, faire sortir les Bnei Israël d'Egypte. Mais il commence par refuser, demande que l'on envoie son frère Aaron à sa place. Aujourd'hui, cela ne se ferait pas, refuser une proposition pareille ! Moshé finit par accepter la mission, mais il a tout de même perdu quelque chose : il devait être en plus Cohen Gadol, et cette fonction est finalement attribuée à Aaron.

Dans la Torah, Bitya est juste présentée comme étant בת פרעה, « la fille de Pharaon », on ne connaît pas son prénom. Dans le premier livre de *Divrei Hayamim*, on en apprend un peu plus (chapitre 4, verset 18) : « et voici les fils de Bitya, la fille de Pharaon, qu'avait épousée Mered. » Elle s'appelle donc בתיה / Bitya, c'est-à-dire בת-יה, la fille de D. !

Le Midrash au début de parashat *Vayikra* enseigne :

אמר לה הקב"ה לבתיה בת פרעה משה לא היה בנך וקראת אותו בנך אף את לא את בתי ואני קורא אותך בתי

« Hashem a dit à Bitya, la fille de Pharaon : Moshé n'était pas ton fils et tu l'as appelé 'ton fils' ; toi aussi, tu n'es pas Ma fille et Je t'appelle 'Ma fille'. »

Personne ne s'appelle ainsi, la fille d'Hashem ! Dans la version masculine, on sait ce que cela a donné... Qu'a-t-elle donc fait pour le mériter ?

Le Midrash fait remarquer que le nom de son mari, מרד / Mered, correspond à la racine du mot « révolte ». Qui est-il ? Le Midrash nous le dit : Mered n'est autre que Kalev !

Et d'expliquer : זה מרד בעצת מרגלים וזו מרדה בעצת אביה יבוא מורד ויקח את המורדת, « celui-ci (Kalev) s'est révolté contre le complot des explorateurs, et celle-là (Bitya) s'est révoltée contre les décrets de son père, que vienne le révolté et qu'il épouse la révoltée. »

Seuls Kalev et Yehoshoua n'ont pas suivi les dix explorateurs qui ont dit du mal d'Erets Israël. Yehoshoua était déjà connu comme le grand élève, le successeur de Moshé Rabbenou, et Moshé lui a donné une brakha avant son départ afin qu'il ne soit pas entraîné par les autres. Ceux-ci n'ont donc rien dit de leur complot à Yehoshoua. Mais ils croyaient que Kalev serait de leur côté, et l'ont mis au courant.

Quand Kalev a pris la parole, il a commencé par s'exprimer de manière à attirer leur attention, comme s'il formulait des reproches contre Moshé : « est-ce que le fils d'Amram ne nous a fait que cela ? » Tous se sont tus, s'attendant à ce qu'il en rajoute une couche. Et là, Kalev a dit : « il nous a fait sortir d'Egypte, nous a comblé de bienfaits, etc. » Il s'est révolté ! Le peuple n'a pas suivi, mais au moins, Kalev a fait entendre sa voix.

On sait par ailleurs que Kalev a épousé Myriam. Lui, le révolté, a donc épousé deux femmes révoltées. Il ressort que la condition même de la sortie d'Egypte et de l'entrée en Erets Israël, c'est la révolte.

Il y a une naissance du Klal Israël antérieure à celle-là, à l'époque d'Avraham Avinou.

Avraham s'est opposé à la civilisation où il est né, et en particulier au roi נמרד / Nimrod, dont le nom veut dire : « je suis un révolté ». *Hazal* disent que Nimrod connaissait très bien Hashem et voulait se révolter contre Lui en construisant la tour de Babel. Avraham avait donc un modèle, il fallait faire exactement le contraire de Nimrod.

Le premier révolté, c'est donc quelqu'un qui s'est révolté contre Hashem. Ensuite vient Avraham, il va construire une descendance qui se reconnaît dans Hashem en se révoltant contre Nimrod.

Mais durant l'esclavage en Egypte, on a quasiment tout oublié. Les Avoth avaient en eux une capacité à appréhender la Torah, comme l'explique le Ramban. Tandis qu'après la sortie d'Egypte, nous ne sommes plus à ce niveau, la Torah va donc nous être donnée, et notre problème est celui de l'obéissance.

La fille de Pharaon, avec quoi commence-t-elle ? Elle s'est révoltée, mais comment est-ce que cela va l'amener à la Torah ?

Au bord du Nil, elle voit une boîte qui flotte sur l'eau. ותשלח את אמתה, « elle a envoyé sa servante », et puis ותראהו את הילד, « elle l'a vu l'enfant », dit le texte. L'expression est redondante, on verra comment *Hazal* l'interprètent. Elle se dit que c'est un enfant des Hébreux, comment le sait-elle ? D'après le Midrash, ses servantes lui ont alors dit : qu'est-ce que tu es en train de faire ? Tu es la fille du Roi, et tu transgresses les décrets de

ton père ! Elle est passée outre et il y a eu un miracle, les servantes ont disparu. Sinon, elle aurait été dénoncée.

En plus, elle donne un nom à l'enfant, Moshé. Je l'appelle Moshé, dit-elle, כי מן המים משיתהו, « parce que je l'ai tiré de l'eau ». On ne sait pas bien d'où vient ce nom, est-ce de l'hébreu ? D'après Ibn Ezra, c'est de l'arabe (probablement de l'égyptien). Ou peut-être est-il possible de le lire dans les deux langues. Le Sforno explique ainsi (cela ressemble à ce qui est dit dans le Zohar) : ממלט ומושה את אחרים מצרה, il va tirer les autres de la situation d'angoisse dans laquelle ils sont. Elle le nomme donc d'après le futur : je l'ai sauvé de l'eau, et je lui donne ce nom-là parce qu'il va sauver les autres à son tour. Donc la fille de Pharaon est prophétesse ! Mais comment est-ce possible, d'où lui vient cette prophétie ?

Si l'on veut comprendre cette fille de Pharaon (בת פרעה) qui devient Bitya, il y a seulement six mots dans la Torah : ותרד בת פרעה לרחץ על הניאר, « la fille de Pharaon descendit se laver au bord du Nil ». Pourquoi préciser qu'elle va se laver ? Dans la Guemara *Sotah* 12b, Rabbi Yo'hanan enseigne au nom de Rabbi Shimon Bar Yo'haï : elle est allée se laver des idoles de son père. Rashi dans la Guemara explique le mot לרחץ (se laver) : elle va s'immerger en signe de conversion.

Quel jour est-ce que cela s'est passé ? On sait que Moshé Rabbenou est né le 7 Adar et que sa mère l'a caché pendant trois mois, cela nous amène au 6 Sivan, le jour où la Torah va être donnée aux Bnei Israël ! Rambam explique que le don de la Torah est en fait une conversion générale. Personne n'est né Juif ! Ces gens sont sortis d'Egypte, ont traversé la mer... mais au niveau halakhique, ils ne sont pas encore Juifs. Le Sinai est le modèle de toute conversion ultérieure.

Quel est donc son cheminement ? Se révolter contre son père est une chose, mais de là à se convertir !

Les esclaves n'étaient même pas visibles dans la société égyptienne, à tel point que d'après certains égyptologues distingués, il n'y a jamais eu d'esclaves en Egypte. Dans ces conditions, comment est-il possible que la fille de Pharaon connaisse les Hébreux ?

La dernière plaie, *makat bekhoroith*, a frappé tous les premiers-nés d'Egypte, y compris « le fils de la servante qui tourne la meule ». Qu'a-t-il donc fait pour mériter de mourir ? En fait, les esclaves égyptiens, disons les fellah, sont allés voir Pharaon et lui ont dit : nous ne nous révolterons pas, à la condition que les Hébreux soient en-dessous de nous. C'est pour cela que leurs premiers nés sont morts. Il n'y avait pas d'esclaves officiellement, mais les fellah étaient des quasi-esclaves, et les Hébreux étaient encore en-dessous.

Que sait-elle donc des Hébreux ? Bitya remarque que l'enfant est circoncis, et comprend qu'il est Hébreu. Le verset dit : « elle l'a vu l'enfant », cette formulation est étonnante. Il aurait suffi de dire : « elle a vu l'enfant ». Cela signifie qu'elle a vu la Shekhinah, expliquent *'Hazzal* ! Mais comment fait-elle ? Comment voit-on la Shekhinah ? Vous la voyez, vous, la Shekhinah qui est ici ? Et pourtant elle est là, quand des Juifs se réunissent, mangent et disent des divrei Torah !

Le Pharaon de l'époque de Yossef, dans ses rêves avec les vaches et les épis, se voyait au-dessus du Nil, mais il raconte par la suite qu'il se trouve au bord. Le Nil nourrit toute l'Egypte, il est vénéré comme une idole. Pharaon aussi se considère comme une divinité :

dans ses rêves, il se voit au-dessus du Nil ! Mais il n'ose pas le dire, même à ses conseillers. C'est la raison pour laquelle Pharaon est enthousiasmé par l'interprétation de Yossef, cet esclave littéralement sorti de son trou qui se met à lui donner des conseils. Il prend l'initiative de parler devant Pharaon, c'est inouï ! Tu veux être au-dessus, lui dit Yossef, confie donc la gestion du Nil à quelqu'un qui ne va pas te porter ombrage. C'est comme aux Etats-Unis, Kissinger ne pouvait pas devenir Président, parce qu'il était né en Allemagne ! Il peut être un conseiller influent, mais ne va pas prendre la place du Président.

Par orgueil, Pharaon se voulait au-dessus du Nil. Yossef lui dit : ce n'est pas moi qui interprète les rêves, c'est Elokim. Tu peux être aussi haut que tu le veux, tu peux être une divinité égyptienne, mais à condition de reconnaître que ce rôle t'est donné par Elokim. Il y a aussi cela dans les rêves de Pharaon.

D'une manière ou d'une autre, cet enseignement transmis au Pharaon de l'époque de Yossef a dû parvenir à la fille du Pharaon de l'époque de Moshé (certains disent que l'un était Aménophis IV et l'autre Ramsès). L'homme se doit de considérer qu'il y a quelque chose au-dessus des phénomènes naturels, au-dessus des crues du Nil. Pharaon se voulait le maître absolu, mais sa fille est arrivée à la conclusion qu'il n'en était rien ! Ces esclaves descendants de Yossef lui ont peut-être permis de faire le lien avec les valeurs qui avaient sauvé l'Egypte à l'époque. Ibn Ezra dit qu'elle avait appris le *lashon hakodesh*. Donc elle a compris qu'il y avait quelque chose à chercher de ce côté-là.

Et puis ce qui fait sa grandeur, c'est son *bita'hon*, sa confiance en Hashem. Elle risque gros à sauver cet enfant, si les servantes la dénoncent, elle est perdue. Or elle n'a pas cherché à tuer les servantes. C'est l'ange Gavriel qui les a fait disparaître, dit le Midrash. Et elle va élever l'enfant dans le palais de son père, qui a décrété qu'il fallait tuer tous ces garçons !

Plus tard, Moshé grandit et le verset dit : ויצא אל אחיו, « il est sorti vers ses frères ». Ses frères ! Des gens qui travaillent à fabriquer des briques toute la journée et dorment sur les chantiers, parce que Pharaon ne voulait pas qu'ils aient une vie de famille. Qu'est-ce qui fait qu'il les considère comme ses frères, qu'il va voir leur souffrance et les soutenir moralement ? Cela ne peut venir que de Bitya, de l'éducation qu'elle a donnée à Moshé au sein même du palais de Pharaon ! Moshé était un prince, il a emmagasiné toute l'idolâtrie, toute la civilisation égyptienne. Sa mère lui a donné une éducation. Elle a été capable non seulement de faire ce chemin, mais d'élever un enfant. Qu'est-ce qu'elle avait pour enseigner ? On ne sait pas bien comment elle a pu faire, elle n'avait pas de Talmud traduit... Mais elle adhère à des valeurs, ce qui la conduit à accomplir des actes extraordinaires, elle risque tout.

Bitya va tout abandonner, elle part avec ce peuple d'esclaves, sort d'Egypte, et devient l'une des deux épouses de Kalev. Sa révolte lui a donné cette force.

Pour se révolter, il faut du *bita'hon*. La Torah est donnée à ceux qui mangent de la manne. Comme le dit le verset : זכרתי לך חסד בעורריך, les Bnei Israël ont suivi Hashem dans le désert. La fille de Pharaon en faisait partie. La manne est une nourriture extraordinaire. Mais en même temps, elle constituait une épreuve : on ne pouvait pas faire de provisions ! Chaque jour, à la fin de la journée, on n'avait plus rien à manger. Il fallait donc faire preuve d'une confiance absolue en Hashem (et dans tout ce qui concerne Hashem, il y a exclusivité : avoir confiance en Hashem veut dire ne faire confiance qu'à Hashem ; de même pour la crainte d'Hashem, cela signifie craindre Hashem et rien d'autre, ce qui libère de toutes les autres craintes). Bien sûr, il y avait un effort attendu de



notre part : même lorsque la manne tombait, il fallait aller la chercher (sauf les grands tsadikim, qui en trouvaient juste devant leur porte). Mais si l'on en mangeait moins, le reste ne se conservait pas. Il fallait attendre jusqu'au lendemain, en étant confiant que la manne allait tomber à nouveau. On est obligé de vivre à ce niveau-là pour recevoir la Torah.

La fille de Pharaon descend donc vers le fleuve, elle risque tout et va se convertir. Alors Hashem la met en position de sauver celui qui va sauver le Klal Israël. C'est bien Hashem qui nous a fait sortir d'Égypte, mais par l'intermédiaire de Moshé. Il a des parents, mais Bitya est sa deuxième mère, qui l'a ramené au monde. Elle l'a sorti du Nil pour lui permettre de sortir les Bnei Israël d'Égypte.

Les deux révoltées, Myriam et Bitya, ont donc sauvé Moshé. Bitya en le tirant de l'eau, et Myriam aussi, en lui trouvant une nourrice (après avoir été à l'origine de sa naissance).

Ces deux femmes se sont donc révoltées, chacune contre son père. Une différence importante, c'est qu'Amram a écouté sa fille. Le grand Maître sa génération a tenu compte de ce que lui a dit son enfant !

La première occurrence de la racine מרד / *mered* (révolte) dans la Torah apparaît lorsque les quatre rois se sont révoltés contre les cinq. C'est une révolte pour des raisons matérielles (des peuples qui ne veulent plus payer un tribut à un autre).

La deuxième occurrence, c'est lorsque Kalev parle. Il dit : אַךְ בַּה' אֵל תִּמְרְדוּ « mais contre Hashem, ne vous révoltez pas ». Lui s'est révolté contre leur complot, mais il leur dit de ne pas se révolter contre Hashem. Il n'est pas écouté, et les conséquences sont très graves : toute cette génération a disparu.

Ce sont les deux seules occurrences dans la Torah.

Ensuite, dans le livre de Yehoshoua, on trouve cinq occurrences dans le seul chapitre 22. Il y est question des deux tribus et demie qui n'ont pas voulu traverser le Jourdain, parce qu'elles ont trouvé de l'autre côté des pâturages pour leurs troupeaux. Elles ont construit un autel, sur le modèle du *mizbea'h* de Shilo. Tout le monde a cru qu'il y allait y avoir un culte parallèle. Pas du tout, ont-elles répondu, nous craignons qu'un jour, la majorité des tribus ne dise : on n'a plus rien à voir avec vous. Nous ne faisons pas de sacrifices sur cet autel, c'est juste un signe, un rappel de fraternité, pour ne pas que nous soyons perçues comme une autre nation. Donc les uns soupçonnaient les deux tribus et demie de vouloir se séparer dans l'immédiat, et les deux tribus et demie craignaient justement d'être exclues à l'avenir.

Ce que l'on entend ici, c'est que la révolte consiste à devenir complètement autre. Ainsi, Bitya est passée de l'autre côté ; elle a tout laissé. Tandis que Myriam dit à son père : tu es du côté de Pharaon, tu va même plus loin que Pharaon !

Le révolté qui se présente ainsi « je connais Hashem et je n'en veux pas », c'est Nimrod. Il sert de référence à Avraham Avinou, qui va inventer le chemin vers Hashem en se révoltant justement contre Nimrod.

La révolte semble donc une condition nécessaire pour que le Klal Israël reste entier, pour qu'il y ait dans le Klal Israël des gens capables de le diriger.

Myriam se révolte de l'intérieur, c'est une « petite » révolte. Et Bitya se révolte de l'extérieur, ce qui lui permet d'entrer. Elle va recevoir le nom le plus extraordinaire, Hashem lui dit : « tu es Ma fille ». Il ne l'a dit à personne d'autre ! C'est un statut unique.

Ensuite intervient la révolte de Kalev. Il est considéré comme *'eved Hashem*, serviteur d'Hashem. Seul Moshé Rabbenou est appelé ainsi. Kalev n'a pas été suivi, sa révolte n'a pas permis de retourner la situation. On dirait presque qu'elle n'a servi à rien ! Mais elle a changé sa vie à lui. Il est le seul survivant, à part Yehoshoua qui avait la charge de diriger le peuple. Ni Moshé ni Aaron n'entreront en Erets Israël, Kalev est seul porteur de l'histoire du Klal Israël avant la sortie d'Egypte.

Kalev a épousé ces révoltées. Il a une fille (on ne sait pas si c'est de Myriam ou de Bitya) qui va épouser Otniel. A la fin de sa vie, Moshé a dit à Yehoshoua : je vais mourir, si tu as des questions, c'est le moment de me les poser. Yehoshoua lui a répondu : la Torah elle-même témoigne que je n'ai jamais quitté le Beith hamidrash, donc je n'ai pas de questions ! Mais à la mort de Moshé, quand trois mille halakhoth ont été oubliées ; Otniel a réussi à les retrouver par son raisonnement. C'est lui qui a sauvé la mise à Yehoshou'ah.

## « L'autre Temple »

Melaveh Malka du 12 février 2011 – מוצש"ק פרשת תצוה –

Je voudrais tout d'abord changer l'intitulé du cours, et l'appeler « l'autre Beith Hamikdash ». Comme vous le savez, je n'aime pas beaucoup l'appellation de Temple. On verra encore une fois pourquoi.

On a une première difficulté. La Torah, quand elle nous présente le Beith Hamikdash (sous la forme du Mishkan, dans le désert), commence par nous dire que l'on doit préparer les matériaux, mais sans préciser dans quel but. ויקחו לי תרומה : « *qu'ils prennent pour Moi une troumah* », c'est la première parole adressée à Moshé par Hashem après le *matan Torah* et l'épisode du Veau d'or. On aurait attendu d'abord l'injonction de construire le Mishkan, et ensuite seulement la description des matériaux nécessaires. Mais cela ne se présente pas ainsi, le texte commence par détailler la *troumah*, le prélèvement, et dit un plus tard que cela va servir au Mishkan. Donc la collecte des matériaux a une valeur en elle-même. D'une certaine manière, ce qui est essentiel, c'est la הפרשה, le fait de prélever quelque chose et de l'élever.

Le deuxième point fondamental, c'est que l'on doit effectuer le prélèvement de tout son cœur. Il est dit en effet : מאת כל איש אשר ידבנו לבו תקחו את תרומתי : « *de tout homme que son cœur portera à être généreux, vous prendrez Ma troumah.* » La Torah parle d'un don du cœur, cela ne vient pas sous la forme d'une prescription, comme on paierait ses impôts. C'est une condition sine qua non pour que le prélèvement soit accepté ! Entre parenthèses, l'expression אשר ידבנו לבו (« que son cœur portera à être généreux ») a la valeur numérique du mot תורה / Torah, 611.

D'après le Midrash Rabbah, cette *troumah*, c'est Knesseth Israël. La condition posée est l'unification, la mise en commun des נפשות, des âmes du Klal Israël. On va prendre auprès de tout homme (מאת כל איש), cela vient de la totalité d'Israël. Il s'agit de fabriquer la situation dans laquelle on a reçu la Torah au pied du mont Sinai (כאיש אחד בלב אחד) : comme un seul homme, avec un seul cœur), cette unité sera nécessaire pour construire le Mishkan. Ces prélèvements vont former un tout.

La Guemara *Sanhedrin* 106b enseigne : הקב"ה ליבא בעי, « Hashem veut le cœur ». C'est dit dans un contexte où l'on voit que la quantité d'étude ne fait rien à l'affaire. Ainsi témoigne Rava : nous en connaissons beaucoup plus que dans les générations précédentes, mais il nous manque le cœur. A l'époque, lorsque se produisait une sécheresse, il suffisait que les 'Hakhamim se préparent à enlever leurs chaussures en vue du jeûne pour que la pluie tombe. Aujourd'hui, dit Rava, nous menons à bien toute la procédure, et il ne pleut pas ! Pourquoi ? Parce qu'il nous manque le cœur.

Si l'on est dans les conditions de ce don, avec la générosité de cœur, alors d'une certaine manière il y aura la Shekhinah. Elle est déjà là, pourrait-on dire. L'important, c'est qu'il n'y ait pas de fissure dans ce Klal Israël qui est en train de se construire. Cela doit venir de chacun : מאת כל איש, « de tout homme ». Les 'hassidim feront remarquer que les lettres du mot מאת (cette particule sans signification qui vient juste pour raison grammaticale) sont celles de אמת / *emeth*, la vérité. S'il y a un don de vérité, alors Hashem accepte de résider dans le Klal Israël.

Mais ce n'est pas une résidence dans un lieu. Le verset est bien connu : ועשו לי מקדש ושכנתי בתוכם « ils Me feront un sanctuaire et Je résiderai en leur sein. » Non pas dans le sanctuaire, mais au milieu d'eux, dans le cœur de chacun. Le cœur doit être entier pour qu'Hashem y réside, il ne doit rechercher aucun intérêt. Il y a toujours cette idée d'exclusivité par rapport à Hashem. De même, servir Hashem n'a de sens que si l'on sert exclusivement Hashem.

Chacun peut donc se transformer en lieu de résidence d'Hashem.

Mais une fois que le Beith Hamikdash est détruit, où réside Hashem ? Les 'Hakhamim nous le disent : dans les quatre coudées de la Halakhah. C'est ce qui reste à Hashem dans ce monde. Si l'on se plie à la Halakhah, alors Hashem a encore une possibilité de résider parmi nous.

Le Midrash fait remarquer que lorsque Moshé Rabbenou donne l'ordre à Betsalel de construire le Mishkan, il est dit d'abord : ועשו ארון « ils feront le Aron ». Mais ce qui vient en premier au début de parashat *Troumah*, c'est l'injonction ועשו לי מקדש « ils Me feront un sanctuaire ». Donc nous étions censés construire le Mishkan d'abord, et le Aron ensuite !

Betsalel a demandé à Moshé Rabbenou : qu'est-ce que l'on veut de ce Beith Hamikdash ? Moshé lui a répondu : il va servir à faire résider la Shekhinah (השראת השכינה), et à enseigner la Torah au peuple d'Israël (מלמד לישראל תורה). Alors Betsalel a dit : il faut faire le Aron en premier, car la Présence divine viendra ensuite automatiquement. Bien sûr, on va faire tout le Mishkan tel que c'est prescrit, mais il faut commencer par le point de départ : l'enseignement de la Torah.

On a vu la condition que donne la Torah : la *troumah* doit être prise מאת כל איש אשר ידבנו לבו « de tout homme que son cœur portera à être généreux ».

Le mot אשר / *asher* est composé des lettres א / *alef*, ש / *shin* et ר / *resh*, qui forment aussi le mot ראש / *rosh* (la tête). Ce sont les initiales de אב (le père), שומר (le gardien) et רועה (le berger).

'Hazzal enseignent que le mot בראשית / *bereshith*, par lequel commence la Torah, peut se décomposer en deux parties : ראש / *rosh* (la tête) et בית / *bayith* (la maison). La maison fait référence à la manière dont Ya'akov Avinou voit le Beith Hamikdash. On se rappelle qu'Avraham le voyait comme une montagne, Yits'hak comme un champ, tandis que pour Ya'akov, le Beith Hamikdash est une maison, un lieu d'intimité avec Hashem. Ya'akov est le troisième des Avoth, on parle donc ici du troisième Beith Hamikdash, le Beith Hamikdash de l'avenir.

Qu'est-ce que השראת השכינה, le fait que la Shekhinah réside parmi nous ? Cela signifie que le Klal Israël est guidé (par le berger), protégé (par le gardien) et qu'il a un interlocuteur (le père).

Betsalel dit à Moshé Rabbenou : on va le faire dans un ordre différent. Le Aron va être construit en premier.

On sait que dans le Aron se trouvaient les deuxièmes tables, les brisures des premières tables, et un sefer Torah.

Le Midrash Tan'houma sur parashat *Ki Tissa* rapporte que Hashem dit à Moshé : כתב לך את הדברים האלה « écris pour toi ces paroles ». C'est mis en rapport avec le verset dans

Hoshéa (8, 12), où Hashem se plaint en quelque sorte : *אכתב לו רבי תורתי כמו זר נחשבו* : « *J'ai écrit pour eux les grands principes de Ma Torah, mais ils les ont regardés comme quelque chose d'étranger.* » Les Juifs étaient devenus complètement étrangers à la Torah. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Moshé Rabbenou, dit le Midrash, a demandé que la *Torah shebe'al pé* aussi soit écrite. Mais Hashem a vu que les Grecs allaient obtenir une traduction de la Torah écrite, et proclamer : c'est nous Israël ! Hashem a dit aux nations : « vous dites que vous êtes Mes enfants ? Je ne sais pas. Mais ceux qui ont Mes mystères, eux sont Mes enfants. » Quels sont ces mystères ? C'est la Mishnah, qui a été donnée oralement. Et c'est au Klal Israël d'être *doresh* cette Torah, c'est-à-dire de solliciter cette Torah, de faire parler cette Torah, d'interpréter cette Torah. Hashem a dit à Moshé : « tu veux que la Mishnah soit mise par écrit ? Mais si J'écris la Mishnah, il n'y a plus de différence entre Israël et les nations ! »

Le Midrash poursuit : l'alliance entre Hashem et le Klal Israël n'a pas été passée sur la Torah écrite, mais sur la Torah orale. Qu'est-ce que l'on a de différent des nations du monde ? La *Torah shebe'al pé* (la Mishnah, la Guemara, le Midrash...). Si cette différence est annulée, il n'y a plus de spécificité.

Moshé a passé quarante jours et quarante nuits pour recevoir la Torah au mont Sinaï. En haut, il s'est comporté comme on le fait là-bas : sans manger ni boire. Le Midrash pose la question : comment savait-il si c'était le jour ou la nuit ? *'Hagal* expliquent : quand Hashem lui enseignait la Torah écrite, c'était le jour, et quand Il lui enseignait la Torah orale, c'était la nuit. Comme on le sait bien, c'est la nuit que l'on étudie la Torah ! Il y a d'ailleurs une indication dans le mot *תרומה / troumah* : il comporte les lettres du mot *תורה / Torah*, plus un *מ*, dont la valeur numérique est quarante !

La Torah orale est en devenir, elle se développe sans cesse, c'est un corps vivant. Tandis que la Torah écrite, on ne peut rien y changer. Mais ce ne sont pas deux éléments distincts. En fait, un sefer Torah est illisible, il n'y a pas de ponctuation. Le rouleau ne dit pas comment il doit être lu. Si nous pouvons le lire, c'est grâce à une tradition orale ! Même la Torah écrite a besoin de la Torah orale. Et d'un autre côté, dans la Torah orale, il y a un travail d'ancrage de ce qui est produit dans la Torah écrite. C'est un garde-fou pour ne pas que tous les délires soient rattachés à la Torah.

Prenons un exemple. On sait que les vêtements du Cohen sont au nombre de quatre (il y en a huit pour le Cohen Gadol). Sans ces vêtements, le Cohen ne peut pas faire la *'avoda*. En plus, les vêtements ont une fonction expiatoire (uniquement quand ils sont portés, je pense, mais je n'ai pas trouvé de source pour le prouver). Ainsi, *'Hagal* enseignent que le caleçon en lin apporte la *כפרה* (l'expiation) pour les fautes liées à la sexualité. Rav Mordekhaï de Rothenbourg signale que dans toute la Torah, le mot *ערוה / 'ervah* (« nudité ») apparaît en tout et pour tout deux fois : ici, dans la description des vêtements sacerdotaux, et dans le passage qui traite des *'arayoth*, des relations interdites. Tandis que sous la forme construite *ערוה / 'ervat* (« la nudité de »), cette racine apparaît des dizaines de fois ! Bien sûr, si on est le Maharam de Rothenbourg, on peut le déduire du texte directement (et lui n'avait aucune concordance...). Il faut ancrer l'enseignement dans le texte. Ce n'est pas juste pour faire joli. Il n'y a que deux occurrences dans toute la Torah, c'est qu'elles vont ensemble !

Cette sensibilité au texte, nous ne l'avons plus, pour la plupart d'entre nous. Ce n'est pas un hasard si les *'Hakhamim* sont appelés les *Sofrim*, les scribes. Ils savaient exactement combien de lettres il y a dans la Torah, les différentes orthographes possibles de chaque

mot... C'est la résultante d'un travail acharné, de génération en génération. Sans travail sur le texte, cela ne vaut rien du tout. Il faut un travail de jour et de nuit, surtout la nuit, en prenant sur son sommeil. Le développement de la *Torah shebe'al pé* se fait surtout la nuit, on est obligé d'arracher du temps.

Reprenons le premier verset de parashat *Troumah*, que nous avons lue la semaine dernière.

וידבר ה' אל משה לאמר, « *Hashem parla à Moshé pour dire* » (traduction littérale).

On sait que דיבור / *dibour* est une parole dure, tandis que אמירה / *amirah* est une parole plus douce.

D'après le Ari Z'al, toute אמירה, toute parole douce, correspond à la *Torah shebe'al pé*.

L'injonction ויקחו לי תרומה, « qu'ils prennent pour Moi une *troumah* », fait suite à לאמר, « pour dire », à cette parole douce. Il y a un autre Beith Hamikdash, c'est l'étude de la Torah. Ce Beith Hamikdash qui permet d'assurer la Présence d'Hashem parmi nous, c'est la *Torah shebe'al pé*. On a l'impression qu'il y a l'un ou l'autre, la construction ou l'étude. Dans la plus grande partie de notre histoire, on n'a eu que l'étude. C'est ce que Betsalel a dit à Moshé : nous allons d'abord construire le *Aron*, il faut veiller à ce que l'étude rayonne, même au sein du Beith Hamikdash.

Cet autre Beith Hamikdash est là avant le Beith Hamikdash classique. C'est pourquoi il se maintient même en *galouth*, dans cette Torah orale où se trouve toute la lumière mise de côté lors du *ma'assé bereshith*. C'est seulement si on le fait fonctionner correctement que le troisième Beith Hamikdash (en dur) pourra voir le jour. Il en sera le couronnement, car on aura déjà fait le travail. A la limite, on n'aura pas besoin de ce Beith Hamikdash en dur, il sera juste là pour manifester de manière visible qu'Hashem a pardonné à Son peuple.

On nous a donné le Beith Hamikdash, mais nous n'avons pas su le conserver, donc il faut refaire le travail. Il y a un usage du Beith Hamikdash qui fait qu'on va le perdre. Le piège, c'est d'en faire un temple. On croit que l'on a fait tout ce qu'il faut parce que le Beith Hamikdash fonctionne bien, sans tenir compte des fautes commises à l'extérieur ! Dans ce cas, le Beith Hamikdash n'est pas présent dans le cœur de chacun, on paie juste sa cotisation en apportant des sacrifices et des dons...

Le troisième Beith Hamikdash ne viendra pas pour nous aider. Nous avons ce travail à faire pour le mériter. *Torah shebe'al pé*, c'est un travail infini, qui induit une construction de soi-même. Si ce n'est pas de tout cœur, si l'on ne se donne pas entièrement, cela ne peut pas produire la *Torah shebe'al pé*. Du point de vue du cœur, il ne doit pas y avoir de déviation. On ne doit pas chercher autre chose que connaître et développer la volonté d'Hashem.

C'est je crois ce que nous dit cette parashat *Troumah*, sur la construction du *Mishkan*. Il y a un autre sanctuaire, un autre Mikdash, un lieu d'où rayonne la Torah, c'est la définition de השראת השכינה que Moshé donne à Betsalel.

Dès lors que le cœur y est, Hashem est אב (père), שומר (gardien) et רועה (berger) pour le Klal Israël. Cet autre Mikdash est également le passage obligé pour avoir le troisième Beith Hamikdash que nous attendons, *sheyibané bimhera beyamenou*.